

- III. **Rencontre avec Nicolas d'Estienne d'Orves** VI. **L'histoire de Razan Zaitouneh**  
IV. **Hawad: itinérances de la fureur et de la soif** VII. **Wajdi Mouawad: écrire le fracas et la clarté du monde**  
V. **Daniel Rondeau dans la machine du diable** VIII. **Hazem Saghieh: satiriste des idéologies**



## Édito

### Équations et pollution

Récapitulons : les États-Unis ont armé Daech pour combattre Assad qui a libéré les caïds de Daech de ses prisons pour diaboliser la révolution; avec l'aide du Hezbollah, il a combattu Daech mais tous les deux ont accepté de permettre aux éléments de Daech de sortir du Liban dans des bus climatisés et ont protesté quand les États-Unis ont encerclé ces bus qui transportaient leurs anciens alliés dont ils facilitent pourtant la fuite sur d'autres fronts... La Turquie, de son côté, fait mine de combattre Daech après l'avoir soutenu, mais elle voit d'un mauvais œil l'action des Kurdes contre Daech, préférant sans doute les seconds aux ambitions indépendantistes des premiers.

La situation est évidemment claire et limpide. De deux choses l'une: ou bien on nous prend pour des cons et on nous fait avaler des couleuvres, ou bien la cacophonie est devenue telle que tout le monde s'emmêle les pinceaux, les ennemis se confondant avec les amis, et les terroristes avec les «libérateurs». Au milieu de cette mascarade dont l'Histoire débrouillera un jour les écheveaux, les parents de nos soldats kidnappés, dont la patience et le sens de la dignité imposent le respect, ont l'amer sentiment d'avoir été floués. Pourquoi leurs enfants sont-ils morts? Pourquoi leur a-t-on caché cette tragédie pendant trois ans? Pourquoi un échange d'otages n'a-t-il pas été fait au moment opportun? Et qui gouverne finalement ce pays? La commission d'enquête qui se chargera peut-être de cette affaire devra mettre en accusation toute notre classe dirigeante, coupable de lâcheté et d'irresponsabilité. Car si, d'après le communiqué erroné et équivoque de l'Élysée, le Liban est un «réceptacle d'air» (nauséabond), il est devenu impératif d'en finir avec ses pollueurs!

ALEXANDRE NAJJAR

Tous les numéros de **L'Orient Littéraire** sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

## L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.

Coordination générale: HIND DARWISH

Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR  
Correction: YVONNE MOURANI

Contributeurs: ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, ROMY BATROUNY, LAURENT BORDERIE, NADA CHAOUÏ, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, WILLIAM IRIGOYEN, AMINE ISSA, ZIAD MAJED, CHIBLI MALLAT.

E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

# Kamel Daoud: la pierre contre le sabre, des psaumes contre le père



Kamel Daoud invente un personnage doté d'un pouvoir

mystérieux: par ses écrits, il prolonge la vie des mourants. Le nouveau roman de l'écrivain algérien parle d'apprentissage de la langue, celle qui défait les liens et libère progressivement les Hommes des supposés prophètes.

À l'oral – du moins quand il répond aux questions de l'un de ses confrères journalistes – Kamel Daoud enchaîne les phrases courtes à un rythme soutenu. Il peut même parfois donner l'impression de vouloir expédier l'affaire. Comme si, mû par une urgence dont il garderait pour lui la raison profonde, il entendait signifier à son interlocuteur qu'il souhaite en finir au plus vite avec lui.

À l'écrit, en revanche, et tout particulièrement dans son nouveau roman, *Zabor* ou *Les psaumes*, l'écrivain algérien se pose, s'installe dans un autre rapport au temps. L'homme pressé lève le pied et redevient artisan des belles et longues phrases, patiemment sculptées. Le journaliste obsédé par l'horloge s'est dédoublé en écrivain désireux de faire corps avec une littérature qui ressemblerait, comme il le dit lui-même, à une fable. Son nouveau roman porte tout cela. Il raconte l'histoire d'Ismaël ou plutôt de Zabor comme le narrateur a lui-même décidé de se rebaptiser: «*mon véritable nom, né du son que provoqua le heurt de ma pauvre tête sur un fond caillouteux quand je fus repoussé violemment par mon demi-frère*». Le jeune homme vit aux portes du Sahara («*je l'appelais Sarah, quand j'étais enfant*»), dans la localité algérienne d'Aboukir avec son grand-père et sa tante Hadjer une vieille fille qui n'a qu'un seul amour: les séries télévisées indiennes. Drôle d'attelage que ce trio à l'écart du monde mais que l'on vient à intervalles réguliers extirper de son apparente torpeur. Dès qu'un moribond s'apprête à passer l'arme à gauche, un proche vient frapper à la porte de Zabor. Car celui-ci est doté d'un pouvoir magnifique: il parvient à prolonger la vie des Hommes. Comment? En venant à leur chevet et en noircissant des carnets: «*Écrire est la seule ruse efficace contre la mort*». Tous les mourants peuvent-ils prétendre à pareil égard? Un jour, Zabor est sollicité par un de ses demi-frères. Leur père commun n'en a plus pour longtemps. L'urgence de la situation commanderait de presser le pas. Mais le jeune homme éprouve toujours de la rancune contre son



D.R.

généteur, Hadj Brahim, boucher de son état qui, des années plus tôt, l'a lâchement abandonné.

Les lecteurs fidèles de Kamel Daoud souligneront d'emblée que Zabor est, comme son précédent roman *Meursault, contre-enquête*, ancré dans la géographie algérienne. Certes. Mais ici, le lieu joue un rôle secondaire. Le véritable personnage, comme le dit lui-même l'auteur, c'est la langue. Ou, pour être plus précis, comment son apprentissage devient le principal vecteur de la libération intellectuelle, le seul outil de l'affranchissement. Zabor, «*Robinson arabe d'une île exsangue, maître du perroquet et des mots*», comme il aime à se définir pour des raisons que l'on comprendra à la lecture du livre, est donc en quête de langue absolue. Qui sait la maîtriser devient puissant. Ce n'est pas la première fois que ce thème apparaît dans la littérature. Rappelons-nous de Schéhérazade qui réussit à différer la mort des femmes que Shahryar, roi de Perse, veut faire exécuter. Kamel Daoud va plus loin. Il «*politise*», dit Zabor, ce thème et fait de l'émancipation par la lecture un combat contre l'obscurantisme religieux. On ne compte plus dans ce roman les allusions aux dogmes contre lesquels il conviendrait de lutter parce que, à l'entendre, ils emprisonneraient l'individu et feraient de lui un esclave. «*Je suis le seul à avoir découvert une brèche dans le mur de nos croyances*», dit Zabor au début du livre. Plus loin, le propos est encore plus explicite. Le jeune homme est appelé au secours d'une voisine de treize ans. Elle se prénomme Nebbia, «*qui veut dire "prophétesse" curieusement*». Est-ce à dire que Zabor a pour ambition de se substituer au divin, d'être son égal? Non, il tente de dépasser ce questionnement sulfureux. Comment? En essayant de devenir son propre maître.

« Zabor veut rendre au monde son statut de livre éparpillé, le livre total. »

Zabor c'est l'histoire de «*la pierre contre le sabre*». Pas étonnant d'ailleurs que le jeune homme donne ce titre à l'un des nombreux carnets qu'il noircit d'histoires individuelles. La pierre qui affûte l'intelligence humaine et fournit l'arme ultime de lutte contre la barbarie totalitaire. On retrouve ici une préoccupation connue de l'auteur de *Mes Indépendances* (Chroniques

2010-2016, Actes Sud) mais traitée cette fois de façon romanesque. Une façon de donner un contenu plus universel à son propos.

\*\*\*\*\*

Une phrase, extraite de Zabor, pourrait servir de sous-titre supplémentaire à ce roman: «*Écrire est la seule ruse efficace contre la mort*». En quoi consiste cette ruse?

Avant de répondre à votre question, permettez-moi une précision: j'ai imaginé un personnage qui serait un peu la version fabuleuse de ma propre vie, un homme qui a foi en la littérature. Pour lui, l'écriture est la seule manière d'aller au-delà de la mort, qui peut perpétuer l'existence. Selon lui, cette éternité a une vertu: elle n'exige aucune prière. J'ajoute qu'elle ne promet pas non plus le paradis.

Est-ce à dire que si Zabor n'écrit pas, il rend la mort possible?

Il la rend même totale et absolue. Des existences entières disparaissent parce qu'elles ne sont pas racontées. Quand elles sont lues, diffusées, elles meurent moins selon Zabor. Quand il n'écrit pas, le monde devient, comme il dit, indicible. C'est sa foi profonde.

Qui est Zabor? L'incarnation de l'esprit contre la force?

«*Zabor*» c'est la traduction littérale de «*psaumes*» en arabe. Lui a une préférence pour ce nom intime, secret. Il a le fantasme d'un dictionnaire absolu, d'un livre qui sauve, où chaque chose a un nom qui lui correspond. Zabor, c'est aussi le récit du monde contre celui du père, du sauvage, celui qui égorge, de la bête en somme.

Vous parlez de dictionnaire. La définition que l'un d'entre eux (Le Larousse) fait de «*psaume*» est la suivante: «*Chant liturgique de la religion d'Israël passé dans le culte chrétien et constitué d'une suite variable de versets*». On en trouve donc dans le judaïsme, dans le christianisme mais apparemment pas dans l'islam...

L'évocation des psaumes existe dans le Coran qui, rappelons-le, s'appuie sur le récit biblique et ses prophètes. Il parle notamment de David, de son livre, de ses chants. Mon nom, Daoud, veut d'ailleurs dire David. Chez nous, au Maghreb, il y a un proverbe qui pose la question

suivante: «*Qui va te croire, David, si tu racontes cette histoire?*» On m'a souvent interrogé sur mon rapport à la langue, à la littérature. Je voulais raconter l'épopée de ma vie sous forme de fable et qui soit proche de l'évocation du récit biblique.

Peut-on dire que Zabor déjoue les dogmes?

Tout à fait. Ce personnage croit que le dogme tue. Du coup, il essaie de le contourner, de le démanteler, de s'en passer, de lui tenir tête aussi.

Un moment, il est appelé à secourir une voisine, Nebbia, qui, écrivez-vous, signifie la prophétesse. Faut-il comprendre que lui, pauvre humain, est bien plus divin qu'elle?

C'est quelqu'un pour qui le statut de l'écrivain est investi d'une mission encore plus grande que celle de l'antique prophète.

Ne craignez-vous pas que ce livre vous fasse encore des ennemis chez les religieux?

Dans la vie on a le choix: on n'écrit pas parce qu'on a peur de quelque chose ou bien on écrit pour ne pas y penser.

À la fin du livre, pour des raisons qu'on n'expliquera pas ici, Zabor repeuple l'île de ses pages. Faut-il comprendre qu'il poursuit son forfait?

Je dirais plutôt qu'il l'amplifie, qu'il lui donne un élan, encore plus grand. Il a à peu près le même délire que les mystiques anciens qui disaient: «*Le monde est un livre à déchiffrer*». Zabor veut rendre au monde son statut de livre éparpillé, le livre total.

Dans votre précédent roman, Meursault, contre-enquête, le narrateur dit: «*Je suis le bonhomme en panne, pas le passant qui cherche la sainteté*». Cela peut-il s'appliquer à Zabor?

Oui mais à une différence près toutefois. Haroun, le narrateur de *Meursault*, constate les choses mais ne peut rien. Zabor constate

aussi mais résout quelque chose parce qu'il s'en est donné les moyens. Il le dit lui-même: il a créé son propre dictionnaire. Haroun subit une histoire qu'il n'arrive pas à dépasser. Zabor, lui, y arrive.

Autre phrase extraite de Meursault, contre-enquête: «*Je ne sais pas pourquoi, à chaque fois que quelqu'un pose une question sur l'existence de Dieu, il se tourne vers l'homme pour attendre la réponse*». Peut-on appliquer cette phrase à Zabor?

J'aime beaucoup la formulation de votre question parce qu'elle ouvre des perspectives. Haroun est en colère contre le dogme. Zabor ne s'enferme pas dans cette colère. Cela lui permet d'être plus entreprenant. D'une certaine façon, il annule la dangerosité du récit religieux.

Ce livre raconte-t-il l'histoire de l'accès progressif à la langue?

Oui! Et je le dis avec force. C'est l'usage, l'apprentissage, la domination, l'appropriation, la construction d'une langue qui raconte le monde, qui libère. Je dirais même que le premier personnage de Zabor, c'est la langue. Je voulais un livre écrit dans une langue travaillée, belle. Je ne sais pas si j'y suis parvenu.

En tout cas, le souci de la langue comme outil de délivrance est bien ancré chez vous. Je me souviens d'une phrase de Mes Indépendances: «*On croit que le pouvoir a échoué dans l'éducation alors que c'est faux: il a réussi car le but était "d'alphabétiser" le peuple et les générations...*»

Votre remarque suggère un lien entre ces deux livres. Peut-être? Pour l'instant, il m'est difficile de le dire. Je viens d'achever *Zabor*. Je n'ai pas encore eu le temps de le réfléchir. Je l'ai subi, je l'ai écrit, je m'en suis débarrassé mais je ne l'ai pas encore pensé en tant que construction personnelle. C'est un peu trop tôt. Tout ce que je peux dire c'est qu'il est assez chargé, tourbillonnant même. On y entre difficilement, d'après ce qu'on me dit. Mais on n'en sort pas facilement. En tout cas, je peux dire une chose: *Meursault* était le roman de la mère, *Zabor* est celui du père.

« C'est l'usage, l'apprentissage, la domination, l'appropriation, la construction d'une langue qui raconte le monde, qui libère. »

Vous dédiez d'ailleurs ce livre à votre père qui, écrivez-vous, vous «*légua son alphabet*». Comment comprendre ces mots?

Mon père était quelqu'un de très distant. La seule chose qu'il m'a enseignée c'est l'alphabet. Vous savez, à l'âge de cinq-six ans vous écrivez votre premier abécédaire. Un jour, il s'est approché de moi, il a pris mon cahier, mon stylo et il m'a montré comment faire. La figure du père est celle qui fait lire le monde. C'est lui qui vous donne les clés. Grâce à ces clés, j'ai compris le monde. Quand je me suis senti enfermé, je l'ai dépassé.

Propos recueillis par WILLIAM IRIGOYEN

ZABOR OU LES PSAUMES de Kamel Daoud, Actes Sud, 2017, 336 p.

1. L'imam salafiste Abdelfatah Hamadache, qui avait menacé de mort l'écrivain et journaliste Kamel Daoud, a été condamné le 8 mars 2016 à six mois de prison dont trois fermes.

## Le point de vue de Amine Issa

### Regard sans fard

Husserl disait que l'intention présume la connaissance du réel. Or cette intention, nous ne l'avons pas toujours eue. Au Liban, avant 1975 et parce que nous avons toujours été hédonistes (et refusions la douleur), nous ne voulions pas voir les failles d'un pays qui devenaient béantes. Les opérètes des frères Rahbani, la voix veloutée de Feyrouz, la sévérité bonhomme de Nasri Chamseddine décrivaient le village rêvé des Libanais. Elles embaumaient une réalité qui n'avait existé que partiellement. Si le bon voisinage et les petites querelles anodines qu'elles reproduisaient étaient vrais, la haine alimentée par l'avidité des uns et la mesquinerie des autres était escamotée. Personne ne voulait en entendre parler. Dans *Jisr el-Kamar*, c'est dans un village que la première secousse de 1958 est conjurée, exorcisée comme un mauvais sort. L'amour et la lune suffisent à ramener les têtes chaudes à la raison. Les opérètes et les chansons dénonçaient certes les *Ubu* arabes et sanctifiaient la lutte pour la Palestine. Mais c'était des sujets d'au-delà de nos frontières, et le Malin n'avait pas d'adresse chez nous. Pourtant, l'action dramatique de *L'émigré de Brisbane* se déroule dans un village en Sicile. Si Georges Schéhade n'avait même pas osé la situer au Liban où évidemment elle était à sa place, le village rêvé pouvait néanmoins être aisément transposé dans la ville et devenir le Liban tout entier. Mais c'est surtout Beyrouth, petite ville grossie en quelques décennies pour devenir une métropole cosmopolite qui devenait le miroir au alouettes. Toufic Aouad dans *Tawabin Beyrouth* et Mikhaïl Naïmy dans *Abou Batta* tentèrent bien de montrer une ville plus âpre. Mais qui avait envie de lire l'hermite de Baskinta? Personne.



« La réalité est une maîtresse qui n'admet pas la désinvolture. »

D.R.

de son piédestal d'argile. Les femmes anodines qu'elles reproduisaient étaient vrais, la haine alimentée par l'avidité des uns et la mesquinerie des autres était escamotée. Personne ne voulait en entendre parler. Dans *Jisr el-Kamar*, c'est dans un village que la première secousse de 1958 est conjurée, exorcisée comme un mauvais sort. L'amour et la lune suffisent à ramener les têtes chaudes à la raison. Les opérètes et les chansons dénonçaient certes les *Ubu* arabes et sanctifiaient la lutte pour la Palestine. Mais c'était des sujets d'au-delà de nos frontières, et le Malin n'avait pas d'adresse chez nous. Pourtant, l'action dramatique de *L'émigré de Brisbane* se déroule dans un village en Sicile. Si Georges Schéhade n'avait même pas osé la situer au Liban où évidemment elle était à sa place, le village rêvé pouvait néanmoins être aisément transposé dans la ville et devenir le Liban tout entier. Mais c'est surtout Beyrouth, petite ville grossie en quelques décennies pour devenir une métropole cosmopolite qui devenait le miroir au alouettes. Toufic Aouad dans *Tawabin Beyrouth* et Mikhaïl Naïmy dans *Abou Batta* tentèrent bien de montrer une ville plus âpre. Mais qui avait envie de lire l'hermite de Baskinta? Personne.

Noircir d'un trait est peut-être une fonction de l'art, surtout quand la cité règne en maître. Cela peut être salutaire. Mais l'art peut avoir d'autres fonctions, surtout quand la réalité, celle d'avant-guerre, comporte aussi de belles pages. Charif Majdalani les écrit dans *Le Dernier Seigneur de Marsad* et montre la douleur de les voir se déchirer une à une, car « notre besoin de consolation est impossible à rassasier » (Stig Dagerman). Jabbour Douaihy, encore lui, avec *Charid al-manazil* et Imane Houmaydane avec *Khamsoun Gram Min al-janna*, dont les récits se situent pendant la guerre, entre les assassinats et les explosions, racontent un pays que l'humanité n'a pas déserté, loin de là. Imane Houmaydane fait dire à un de ses personnages féminins fuyant la Syrie liberticide et son patriarcat misogyne: « Je ne veux pas quitter Beyrouth. Elle est ma maison, je m'y sens invisible. »

Entre le noir et le blanc, il y a toujours le gris. Le voir est possible, et les couleurs suivront.

\* Responsable du master information et communication à l'Université Saint-Joseph.

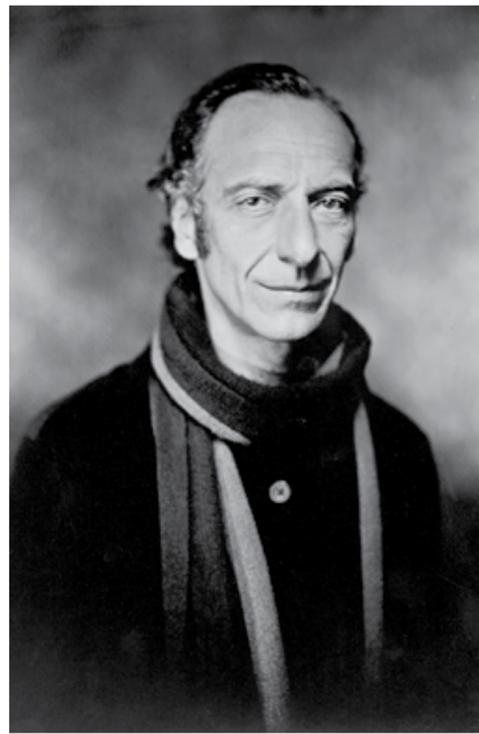
théâtral, et la merveilleuse voix de Feyrouz. Sa *Face de requiem* – j'emprunte cette expression à Balzac – servait à merveille cet étalage sans faux-fuyants. Mais le regard de Ziad Rahabani s'est arrêté à la porte de l'introspection. Comme si un « monde meilleur », ne pouvait exister que dans l'utopie, marxiste, tiers-mondiste, et aujourd'hui avec « les fous de Dieu ». Toutes les contradictions peuvent se résoudre quand on se ment à soi-même. Bien plus tard, c'est Jabbour Douaihy qui dans *Matar Houzairan* faisait dégringoler le village rêvé durant l'avant-guerre

## Sébastien Kohler et ses drôles d'ambrotypes

Des portraits étranges qui semblent sortis d'un autre temps. Ceux d'amis, d'artistes, d'écrivains, de musiciens, de voisins. Ils/elles sont toute une génération, pourtant bien vivante et contemporaine, saisie par Sébastien Kohler. Cet artisan photographe autodidacte se passionne depuis quelques années pour le procédé au collodion humide, mis au point en 1851 par le sculpteur et calotypiste anglais Frederick Scott Archer. Ce procédé fournit d'excellents négatifs sur verre que Kohler présente à la manière d'un ambrotype, technique brevetée en 1854 par James Ambrose Cutting, qui consiste à placer un négatif sur plaque de verre devant un fond noir en l'éclairant de face, celui-ci apparaît alors en positif car la lumière éclaire l'argent métallique qui constitue l'image. Cette magie du travail à l'ancienne dans la chambre noire commence à la prise de vue, en studio, où la pause longue interdit au sujet de bouger devant un appareil à soufflet, puis se poursuit dans le révélateur et les bains de fixations. Kohler a troqué les sels contre les pixels. L'image est toujours de lumière, mais aussi de chimie et d'alchimie, qu'il faut réapprendre à maîtriser. Mais ce choix technique induit surtout un changement de rapport au sujet, à l'autre et au temps. L'ambrotype nous renvoie à un temps où l'artiste et l'artisan ne faisaient qu'un. Il est aux antipodes de la photographie digitale, immédiate, filtrée, colorée, traitée aux algorithmes, taguée puis jetée aux médias sociaux, vite produite puis vite oubliée.

ALEXANDRE MEDAWAR

Exposition du 13 septembre 2017 au 14 mars 2018 au Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey. [www.cameramuseum.ch](http://www.cameramuseum.ch)



L'écrivain Alexandre Friederich © Sébastien Kohler

## Actu BD

**Le nouveau Cosey**  
Designé Grand Prix d'Angoulême lors de la dernière édition du Festival international de la BD, le Suisse Bernard Cosendai, dit Cosey, sort le 12 octobre un nouvel album (en noir et blanc) intitulé *Calypso chez Futuropolis*.

*Calypso* a pour personnage central Georgia Gould, une actrice hollywoodienne venue soigner ses addictions dans son pays d'origine, la Suisse. Elle renoue à cette occasion avec Gus, un amour

de jeunesse devenu ouvrier qui multiplie les jobs pour compléter sa petite retraite. Découvrant que son docteur et gestionnaire de fortune la manipule, Georgia propose alors à Gus d'organiser un faux kidnapping...

**Le 15<sup>e</sup> Titeuf**  
Dessinateur, scénariste, blogueur, Zep, le père de Titeuf nous revient avec un 15<sup>e</sup> tome intitulé *À fond le slip!* sorti le 31 août chez Glénat. Les amateurs du genre y

retrouveront l'humour de potache et les gags du garnement à la houppie blonde en prise avec le monde numérique, les migrants et le terrorisme, actualité oblige!

**Stefan Zweig en BD**

David Sala s'attaque à un monument: *Le Joueur d'échecs* de Stefan Zweig, et nous offre un album surprenant, composé d'aquarelles admirablement dessinées. Parution: le 20 septembre chez Casterman.

## Bande dessinée

### L'œil de troisième homme

**LADY SIR: JOURNAL D'UNE AVENTURE MUSICALE** de Fred Bernard, éditions Glénat, 2017, 120 p.

Fin des années 90: l'adolescence francophone découvrirait les couplets entêtants du groupe Louise Attaque et les consonnes grésillantes de la voix de son chanteur emblématique Gaëtan Roussel. Depuis, et tout en poursuivant par intermittence l'aventure Louise, Gaëtan Roussel multiplie les escapades, se déployant dans des projets en solo ou en collaboration. Or voici qu'il forme, en 2017, un groupe-duo, sobriement nommé Lady Sir, avec l'actrice d'origine algérienne Rachida Brakni. Sur des textes écrits par la comédienne et qui balancent allègrement entre le français et l'arabe, Gaëtan Roussel pose ses mélodies qui vibrent avec apaisement et dansent sans excès.

Or voici que le groupe fait appel à un auteur de bande dessinée qu'il charge de suivre l'enregistrement de l'album. Le choix se porte sur Fred Bernard, qu'aucun membre du groupe ne connaît: mais un studio d'enregistrement est par définition un lieu de rencontre: le livre qui en découle, *Lady Sir: journal d'une aventure musicale* ne cessera de le rappeler.

Le parcours de Fred Bernard est double. C'est d'abord du côté des



albums illustrés qu'on connaît sa plume. Plus d'une vingtaine d'albums sont le fruit de sa longue collaboration avec son compère François Roca, illustrateur au style peint classique et somptueux. Mais c'est en bande dessinée qu'il mène sa carrière d'auteur complet, usant d'un trait au contraire lâché, décontracté à l'extrême et qui sacrifie volontiers la construction à la fraîcheur. Sa série *Jeanne Piquigny*, aux épisodes fleuves, mêle la grande aventure à l'humour, parfois tendre, souvent caustique.

Au fil des semaines durant lesquelles il accompagne Lady Sir, l'auteur voit son affection grandir pour les membres du groupe. L'attention délicate aux petits gestes et aux mots de chacun ne trompe pas sur

cette amitié naissante. Aux scènes contemplatives succèdent des pages surchargées de notes abondantes. L'album est un carnet intime sans cadenas, à peine voilé derrière des allures de récit.

Le long des pages, Fred Bernard y restitue cette atmosphère de joyeuse concentration dans laquelle baignent les séances de studio, durant lesquels on use, pour se faire comprendre, d'un vocabulaire qui hésite entre la précision de la technique et la poésie des images.

Un chapitre marquant nous reste en mémoire: sur une quinzaine de pages, Fred Bernard déploie les vies des membres du groupe, sous la forme d'un jeu de l'oie dans lequel chaque case raconte un épisode charnière de leurs parcours respectifs. Il y mêle aussi le sien, lui qui fait désormais partie de la famille. Tout cela, nous l'aurons deviné, menant en fin de jeu à leur rencontre. Il aurait suffi, on le comprend, qu'une case varie pour que la rencontre n'ait pas lieu.

Mais elle a eu lieu. Alors, la lecture de l'album de Fred Bernard achevée, fermons les yeux et écoutons les voix mêlées de Gaëtan et Rachida passer d'un vers à l'autre du français à l'arabe comme s'il n'y avait rien de plus naturel.

RALPH DOUMIT

### Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

| Auteur               | Titre                        | Éditions  |
|----------------------|------------------------------|-----------|
| 1 Charif Majdalani   | L'EMPEREUR À PIED            | Seuil     |
| 2 Daoud Kamel        | ZABOR OU LES PSAUMES         | Actes Sud |
| 3 Marc Dugain        | ILS VONT TUER ROBERT KENNEDY | Gallimard |
| 4 Éric Reinhardt     | LA CHAMBRE DES ÉPOUX         | Gallimard |
| 5 Claudie Gallay     | LA BEAUTÉ DES JOURS          | Actes Sud |
| 6 Lola Lafon         | MERCY, MARY, PATTY           | Actes Sud |
| 7 Marie Darrieussecq | NOTRE VIE DANS LES FORÊTS    | POL       |
| 8 Miguel Bonnefoy    | SUCRE NOIR                   | Rivages   |
| 9 Mathias Enard      | BOUSSOLE                     | Actes Sud |
| 10 Alice Ferney      | LES BOURGEOIS                | Actes Sud |

## Agenda

**Le Salon du livre francophone de Beyrouth**  
Le Salon francophone de Beyrouth se tiendra au BIEL du 4 au 12 novembre 2017. Parmi les auteurs confirmés: Tahar Ben Jelloun, Leïla Slimani (prix Goncourt 2016), Éric-Emmanuel Schmitt, Rabih Alameddine...

**Le salon du livre de Nancy**  
Six cents auteurs seront présents lors de la 39<sup>e</sup> édition du « Livre sur la Place » à Nancy qui se tiendra du 8 au 10 septembre et qui aura pour invité d'honneur le romancier turc Orhan Pamuk, prix Nobel de littérature.

**Le Liban à la Biennale d'Amérique du Sud**



« Poétique, Politique, Territoire » est une exposition curatée par Nayla Tamraz, qui réfléchit aux rapports entre poétique et politique au regard des notions de « déterritorialité » afin de montrer ce qu'elle appelle des espaces de « l'entre-deux ». Revêtant une grande dimension littéraire, elle rassemble les œuvres de huit artistes (Saliba Douaihy, Etel Adnan, Mireille Kassab, Cynthia Zaven, Nadim Asfar, Danièle Genadry, Saba Innab, Gilbert Hage) dont les travaux tendent à redéfinir la notion de territoire à la lumière des problématiques liées à la mondialisation, mais également à travers une pratique de l'intériorité et de la mémorialité. L'exposition se tiendra au Musée Provincial des Beaux-Arts « Timotéo Navarro » à Tucumán, en Argentine, à partir du 22 septembre, dans le cadre de la Biennale internationale d'art contemporain d'Amérique du Sud (BionalSur).

## Adieu à...

**Khalil Ramez Sarkis**  
Écrivain, journaliste et philosophe libanais, Khalil Ramez Sarkis vient de s'éteindre à Londres à l'âge de 96 ans. On lui doit notamment la traduction en arabe des *Confessions* de Rousseau, ainsi que plusieurs essais philosophiques et spirituels.

**René Chapus**  
Professeur de droit administratif, auteur de nombreux ouvrages juridiques, René Chapus est mort à 92 ans.

**Jacques Crépineau**  
Grande figure du théâtre, Jacques Crépineau s'est éteint à 85 ans. Historien du music-hall et de la scène, collectionneur, directeur du Théâtre de la Michaudière de 1981 à 2014, il a produit une cinquantaine de pièces.

**Réjean Ducharme**  
Romancier et dramaturge québécois, Réjean Ducharme nous a quittés à l'âge de 76 ans. On lui doit une dizaine de romans publiés chez Gallimard, dont *L'Avalée des avalés*, *Océantume* et *L'Hiver de force*, et des dizaines de chansons interprétées par Robert Charlebois.

**André A. Devaux**  
Spécialiste de l'œuvre de Teilhard de Chardin et de Simone Weil, le philosophe André A. Devaux est mort à 96 ans.

## Francophonie

**Le représentant du Liban à l'OIF**  
Doyen émérite de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'USJ, Jarjoura Hardane a été nommé délégué du président de la République libanaise auprès de l'Organisation internationale de la francophonie. Il succède à ce poste à Fadia Kiwan.

Publicité

## LA RENTRÉE LITTÉRAIRE CHEZ ANTOINE

un rendez-vous incontournable!



En vente dans toutes nos branches et sur [www.antoineonline.com](http://www.antoineonline.com)

**A. Antoine**

# Nicolas d'Estienne d'Orves ou la tradition du roman populaire

En 2014, Nicolas d'Estienne d'Orves livrait un fantastique roman, *Les Fidélités successives*, dans lequel il dressait le portrait d'un jeune provincial qui se hissait au plus haut de la société parisienne collaborationniste de la Seconde Guerre mondiale. Ce jeune Rastignac qui n'avait pas choisi la meilleure heure pour son moment de gloire entraînait le lecteur dans une folle odyssée. Avec *La Gloire des maudits*, l'écrivain nous livre une nouvelle exploration de ces héros de la mauvaise heure. Il situe son intrigue dans les années 50 et narre l'histoire d'une jeune femme, Gabrielle Valoria, fille d'un dandy qui a baigné dans la collaboration et l'a payé de sa vie. Gabrielle survit avec son frère dans le merveilleux appartement laissé par son père jusqu'au jour où elle reçoit des lettres anonymes qui l'enjoignent d'enquêter sur la vie de Sidonie Porel, la plus grande écrivaine de l'époque. Cette gloire littéraire est le seul personnage fictif dans la foule d'écrivains, d'éditeurs et autres gloires perdues de l'Occupation que Gabrielle va être amenée à rencontrer dans cette folle aventure. Elle croisera tout ce que Paris compte comme grandes plumes, ainsi que tous les déclassés de la IV<sup>e</sup> République, encore stigmatisés

pour avoir plongé dans le marigot de l'Occupation. Gabrielle réussit à démêler l'écheveau de la vie compliquée de Sidonie Porel mais ne comprend toujours pas la mission qui lui a été confiée. Aidée dans son œuvre par son tendre ami Charles, elle se frotte au milieu littéraire le plus foisonnant du XX<sup>e</sup> siècle. C'est là que repose tout le talent de Nicolas d'Estienne d'Orves (que le milieu littéraire appelle « Néo »), dans cette apparente facilité qui semble couler de sa plume pour mêler les héros fictifs avec Chardonne, Morand, Vilmorin, Gallimard, Queneau, Rebatet, Dorgelès... Les coups de théâtre ne manquent pas, la documentation de l'auteur est rigoureuse, laissez-vous porter par ce fabuleux talent de conteur qui vous entraîne dans une douce folie

et s'inscrit, jusqu'à la fin, dans la lignée des grands feuilletonistes du XIX<sup>e</sup>. On ne s'ennuie jamais à lire ce style d'une grande fluidité qui nous transporte et nous fera regarder François Mitterrand d'un autre œil. « Néo » prépare un troisième roman dans cette veine: on salive déjà!

*En lisant La Gloire des maudits, on ne peut s'empêcher de penser au roman Les Fidélités successives, comme si la période la Deuxième Guerre mondiale et l'après-guerre était un formidable terreau littéraire.*

J'ai effectivement pensé ce roman comme un prolongement du précédent, et non comme une suite. Les deux livres peuvent se lire indépendamment, mais se complètent par effet de miroir. Le premier traitait des années 40, celui-ci des années 50. Et j'envisage une trilogie, avec un roman à venir sur les années 60. Tous ayant en effet pour terreau les ambiguïtés et les choix de l'Occupation...

« C'est ce va-et-vient entre le devoir de mémoire et l'amnésie qui me passionne. »

*Cependant, ce n'est pas dans le camp des « vainqueurs » que vous situez vos intrigues, mais plutôt dans celui de ceux qui ont fait le mauvais choix. C'est un champ d'investigation moins exploré. Pourquoi ce choix ?*

Je ne sais pas si c'est moins exploré. Dans les contes de fées, ce qu'on aime c'est ce qui fait peur, ce qui dérange: c'est l'ogre, pas sa victime. Moi je ne décris pas des ogres, mais des gens qui le deviennent, souvent malgré eux, au contact avec les événements, par nécessité, pour des besoins parfois très défendables. C'est précisément cela qui me passionne: comment une circonstance (historique, familiale, sociale, etc.) pousse un homme ordinaire à devenir un salaud, un traître, un assassin...

*D'aucuns objecteront que vous portez pourtant un nom illustre de la Résistance; cela vous libère peut-être ?*

Il est évident que mon « pedigree » m'a toujours poussé vers cette



© Claude Truong-Ngoc

période. Mais je ne m'en suis jamais servi de bouclier. Je n'ai aucun problème moral avec mes intrigues, qui aiment précisément à gratter là où ça fait le plus mal. D'une manière générale, mes romans sont amoraux, comme l'est la vie. La morale est une donnée relative; elle est comme la trahison selon Talleyrand: « une question de dates ».

*Parlons de vos héros justement, Gabrielle est marquée par le fer de l'activité « collaborationniste » de son père; ses fréquentations, hormis Charles, ont tous baigné dans le marigot de la Deuxième Guerre mondiale. Vous dressez habilement le portrait d'une France qui se cherche encore dans les années 1950, une France qui a voulu tout oublier des années passées mais qui se construit sur un terreau bien peu solide. Pourquoi évoquer cette France qui n'a pas fait son procès ?*

Les années 50 sont très difficiles à cerner et à « mettre en scène » dans un roman. Sous l'Occupation, tout est trouble, mais tout est paradoxalement très tranché. Il y a les salauds patentés, les héros revendiqués et ceux qui grenouillaient entre les deux. Dix ans plus tard, impossible de savoir qui est qui. Le pays entier

passé aujourd'hui une bonne partie de ma vie et je trouvais très excitant de mettre en scène celui qui a présidé au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. D'un certain point de vue, c'est un âge d'or de la littérature et de l'édition; une époque où les livres avaient une vraie influence, un vrai succès. Avec des personnalités très fortes, des combats très violents, des échanges brillants et assassins. Sidonie Porel est un personnage fictif (un mélange de Colette, Beauvoir et Triolet, avec une louche de perversité en plus), mais je l'ai entourée de figures réelles: Chardonne, Morand, Vilmorin, Gallimard, Queneau, Rebatet, Dorgelès, Galtier-Boissière, etc. J'aime les grandes reconstitutions à la Guitry, du genre « si Versailles m'était conté », où l'histoire se drapait dans une espèce d'esprit frondeur et ironique, tout en suivant son cours naturel...

*Est-ce en décrivant une telle scène de délibération du jury du prix Goncourt que vous pensez l'obtenir ?*

C'est une scène de complète invention que je me suis énormément amusé à écrire. J'ai décrit les jurés comme une bande de pensionnaires vachards qui préparent un canular. Cela n'a (je pense) pas grand-chose à voir avec ce qui se passe aujourd'hui, et qui est (je pense) autrement plus sérieux...

*Ce livre est un remarquable hommage à la littérature. Les propos que tient Sidonie Porel sont-ils ceux que vous pourriez tenir ?*

Ce sont les passages les plus intimes du roman. J'ai mis dans la bouche de Sidonie une déclaration d'amour au travail d'écriture, à cet acte quotidien d'écrire qui est le mien, chaque jour, depuis bientôt vingt ans.

*Ce roman s'inscrit dans la vieille tradition des feuilletons du XIX<sup>e</sup> avec tous les ressorts, les effets de surprise, les coups de théâtre, les enfants cachés... On est à la fois chez Sue et Leblanc. C'est là votre volonté de renouer avec ce style qui nous*

*sort du roman « masturbateur » ?*

J'aime cette tradition du roman populaire, du roman qui kidnappe son lecteur et l'entraîne avec lui, lui faisant oublier qu'il lit un livre. Au plus haut de mon Panthéon je place *Le Comte de Monte-Cristo*, et je suis un amoureux des Leroux, Leblanc, Renard, Sue, Ponson... Je ne cherche pas à renouer avec ce genre, je suis simplement incapable d'écrire autre chose!

*On se dit, en lisant ce roman, qu'il serait passionnant de l'adapter pour l'écran...*

J'adorerais, bien entendu! Mais je ne l'ai pas écrit pour ça. Disons que je prépare mes romans comme des scénarios (avec un plan, des fiches sur les personnages, etc.) pour leur donner un rythme et une efficacité cinématographiques. Mais sans jamais négliger la dimension littéraire du travail, bien sûr!

*Vous êtes considéré comme un auteur à part, un amoureux des salauds lumineux pourquoi ce choix ?*

Mon amour des ogres, encore et toujours...

*Vous êtes un lecteur avisé. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur la littérature ?*

Je suis un lecteur avisé des textes du passé. J'aimerais lire la production actuelle, mais je n'en ai pas le temps. Mes romans demandent une grosse documentation et je passe donc chaque jour des heures avec les « mots ». Voilà pourquoi le soir, au lieu de lire, je vais à l'opéra, au cinéma, et (surtout) je dévore des séries télévisées qui sont pour moi des modèles de construction dramatiques et les véritables héritiers du grand roman populaire du XIX<sup>e</sup> siècle!

Propos recueillis par  
LAURENT BORDERIE

LA GLOIRE DES MAUDITS de Nicolas d'Estienne d'Orves, Albin Michel, 2017, 530 p.

## Roman

### Un triangle libanais

LA VIGIE d'Elsa Marlayan, Somogy Éditions, 2017, 133 p.

L'intrigue de certains ouvrages saisit au titre. D'autres titres nimbent leur ouvrage. Dans *L'Œuvre au noir*, exemple du premier type, c'est un passage logé très avant dans le roman qui dévoile subtilement l'occasion du titre en référence à une manipulation de l'alchimiste qu'est aussi ce grand humaniste de Zénon. Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleur*, ou *Albertine disparue*, il n'est pas de mystère, le titre enveloppe l'ouvrage dès ses premières pages.

*La Vigie* appartient au premier genre. Dans un récit d'une nostalgie déconcertante, brusquement, au détour d'un détour, « le Sporting, unique et ultime vigie du Liban, étend encore ses prouesses de béton brut et rongé, comme pour mieux accueillir les vagues saisonnières de ceux qui reviennent s'allonger pour quelques heures à côté de ceux qui sont restés pendant toutes les années de bombardements, d'invasions, d'occupation et de morts arbitraires. Étrange et pacifique cohabitation entre générations et trajectoires individuelles qu'aucun soupçon d'animosité ne viendrait altérer ».

Le Sporting club, qui conserve l'esprit de Beyrouth bien plus que ces tours « ostentatoires et macabres pour Saoudiens fortunés. Gratte-ciel fainéant chics (...), a ses propres cruautés, ses garçons de

plage « tels des eunuques », vaquant « sans la moindre manifestation apparente de concupiscent pour les formes féminines qui ne semblaient offertes qu'aux dards du Dieu Baal ». Et « ce jour-là, en plus des bouteilles de plastique et des détritus ordinaires, un ordinateur hors d'usage flottait parmi les décombres ramenés par les vagues ». Peuple de mer...

Mais la vigie réelle, ce n'est pas celle d'un lieu, c'est celle de l'auteur d'un récit triangulaire: la narratrice, fille d'un père arménien, lettré et passionné, allant d'exils en exils successifs, et d'une mère française, peintre à la réputation de plus en plus mondiale; les deux parents débarqués au Liban, terre d'accueil qui les reçoit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale pour fonder une famille toujours à la lisière d'une société de noms féodaux qui ne permet jamais, malgré leurs talents, un accès inconditionnel à ses cercles suffisants.

Les blessures freudiennes sont fortes dans le rapport de la narratrice au père, haut en couleur et en voix, à 80 ans égrenant un décompte du nombre de parties de tric-trac (« 8241, toutes gagnées ») et de siestes (« 15262 »), jamais départi de sa conviction d'ancien militant que « la fraternité communiste permettait d'enjamber les torrents rouges de sang »; dans son admiration pour la mère, qui échappe à 17 ans aux rafles antisémites en France nazie, mais qui n'en demeure pas moins, comme son mari,

attirée par l'universel humain plutôt que ses déviances monstrueuses, mère à « l'origine juive (...) dont elle a prétendu plus tard qu'elle voulait me protéger en la taisant ».

Profondément universelle: « Beyrouth, années cinquante: croisement fertile, terre aux multiples promesses où l'humanité meurtrie par la guerre encore si proche attendait un vague mais assuré salut... Elle a été révoltée par la vision de milliers d'êtres parqués là, la clé de leur maison perdue à portée de main (...). À l'origine, il y a eu confiscation de terres puis l'exode; tout le reste n'était que fnasserie. L'idée d'une communauté de destin avec Israël ne l'avait jamais effleurée. »

Elsa n'est pas un prénom donné par hasard. Le politique est toujours là, mais il n'est pas au cœur de l'ouvrage. Au cœur de l'ouvrage est le Liban. « La montagne est le Liban. Sentinelle naturelle surveillant la côte. » Le triangle libanais des trois personnages est le fond dominant d'une nostalgie puissante parce que subtile et toujours bien écrite, tissée « comme un kilim » point par point, mot par mot, avec une augmentation d'intensité jusqu'à créer des sensations très fortes parce que toujours contradictoires. La souffrance, le mal, ne sont jamais purs.



D.R.

Dans une scène qui reprend des scènes extrêmes du *Grand Crime*, la petite fille à laquelle Mayrig, la nounou arménienne, raconte les atrocités de 1915 « demeurai(t) muette, fascinée par les boucles d'oreille en or, trois petites boules en forme de trèfle qui se balançaient dans des trous devenus, avec l'âge, de fines fentes

dans les lobes des vieilles oreilles de Mayrig ». La petite fille s'agrippait « à ces éclats mobiles et brillants qui fixaient mon attention et me permettaient d'échapper à ce terrible récit (...). Les boucles d'oreilles étaient l'échappatoire incongrue de cette sinistre mélodie, ... la seule petite preuve d'humanité ».

*La Vigie* est un récit d'une libanaise arménienne et juive, devenue par la magie d'une fusion française ni arménienne, ni juive, ni libanaise. C'est un récit qui fait par la puissance et la subtilité de ses ponctuations une marque profonde et juste de l'errance libanaise. « Mon pays tellurique tremble d'incertitudes à l'image de mes doutes. »

*La Vigie*, ce n'est pas de Beyrouth le Sporting club. *La Vigie*, c'est l'auteur d'un récit si fort de la réalité qu'on le croirait roman.

CHIBLI MALLAT

## Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOL

### WhatsApp Group

Avant l'invention maléfique du portable, lorsqu'une amie voulait vous inviter à dîner, elle vous appelait gentiment, deux ou trois semaines à l'avance, pour vous demander, selon la formule consacrée, « si vous étiez libres – avec Monsieur bien sûr – pour venir chez elle à telle date ». Vous répondiez toujours immédiatement « oui ». Il faut l'avouer, vous adorez être invitée (avis aux amateurs...). À quoi? Et bien, pratiquement à tout: du barbecue dans un coin de montagne improbable au brunch de charité avec loterie de votre paroisse en passant par le mariage bobo dans le Lubéron et même l'humble petit café avec biscuits de la voisine. Oui, oui, toujours oui, au grand dam de votre cher époux qui aurait préféré, à cette vie mondaine trépidante, la lecture de son cher *Monde* au calme dans son bureau. Toujours est-il que, munis du cadeau d'usage, vous vous rendiez à la date dite chez vos amis où vous attendaient un dîner succulent et des conversations palpitantes. Bref, une soirée absolument délicieuse.

Aujourd'hui, le moindre petit projet de sortie entre amies se transforme en épreuve de force pour cause de WhatsApp Group. Cela commence de manière anodine par la copine qui crée un groupe innocemment intitulé « Dîner du mardi soir ». Immédiatement, la copine n°2 s'insurge: « Pourquoi mardi soir? Je préfère



D.R.

jeudi parce que mardi je fais du sport. » Ce à quoi la copine n°3 répond vertement qu'elle n'a qu'à ne pas aller au sport ce soir-là. Ce qui sous-entend (tout le monde l'aura compris) que, au vu de son tour de taille, une séance de sport de plus ou de moins ne changera pas grand-chose.

La plus gentille du groupe, Casque Bleu en jupons, s'interpose immédiatement pour éviter que cela ne dégénère et propose de transformer le dîner en déjeuner. Protestations véhémentes de la copine cadre qui a justement un rapport urgentissime à rendre ce jour-là à 13h et qui s'étonne qu'en 2017 « certaines soient assez oisives pour perdre deux heures à une rencontre de femmes ». C'est alors que de New-York, la copine expatriée depuis 1975 réapparaît miraculeusement pour supplier qu'on attende son arrivée le 18. Tollé général: le 18, il y a le mariage tant attendu des Abou-Machin auquel toute la ville est conviée. D'ailleurs, il aura lieu où ce dîner? Certaines proposent Beyrouth. En plein mois d'août? Il fait trop chaud. À la montagne? Trop loin avec les embouteillages. Et une journée de plage pour changer? La ronde reprend. Jijeh ou Batroun?

Votre portable couine tellement que vous décidez de l'éteindre. Vous avez un cours à préparer.

Finalement, vous ne dînez plus jamais avec vos amies.

Amajagh ou Touareg pour les étrangers, Hawad cultive et préserve la mémoire de son peuple et de sa culture en quête de la mobilité, le chaos et la transe, via la furigraphie : écriture du refus et de la fureur.

**FURIGRAPHIE, POÉSIES 1985-2015** de Hawad, traduit du touareg (tamajaght) par l'auteur et Hélène Claudot-Hawad, Poésie/Gallimard, 2017, 210 p.

Par « furigraphie », Hawad désigne une écriture de la fureur imprévisible, éruptive et clairvoyante, jamais aveuglée par la colère, jamais ployée par la soumission ou le renoncement. La furigraphie (*zardazgheneb*) est un refus du fait accompli, une graphie du détournement d'horizon et de frontière, un dépassement de la réalité captive au-delà de la douleur, en faisant imploser la voie unique et en démultipliant les possibilités. Pour Hawad, la furigraphie permet d'échapper aux pièges « de l'enlèvement muséographique et de l'oubli de soi au profit des modèles extérieurs ».

Peintre et poète du désert, Hawad est né en 1950 dans l'Aïr, massif montagneux du Sahara central, au nord de l'actuel Niger. L'imaginaire du poète est habité par les récits de la résistance anticoloniale menée par ses ancêtres à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, par le pillage des sols riches en pétrole, uranium et gaz, par l'extermination des combattants et par la disparition qui menace son peuple. Au début des années soixante-dix, il fonde un mouvement alternatif de résistance ayant recours à des outils culturels, tel que l'alphabet touareg des tinfagh qu'il adapte aux nouveaux usages de l'écrit en y incorporant des voyelles. La police des États arabes confisque plus d'une fois les manuscrits que Hawad rédige dans sa langue, la tamajaght, notée en tinfagh vocalisées. Il connaît les arrestations arbitraires, la prison, la violence exercée contre les civils Touaregs par les militaires. Suite à un deuxième séjour en Europe en 1981 et à un passage dans le milieu universitaire français, et vivant depuis entre la France et le Sahara, Hawad est à l'initiative de nombreuses actions transmettant la culture et le combat Touaregs.

« Au-delà du visagel stérile et craquelé/ de l'exil/ et de tes gestes/ brisant l'horizon/ corps solitaire/ racine écorcée/ je prends les hauteurs/ du mirage/ et remonte le plat désert./ Devant moi./ la page est abîme./ les mots poussière/

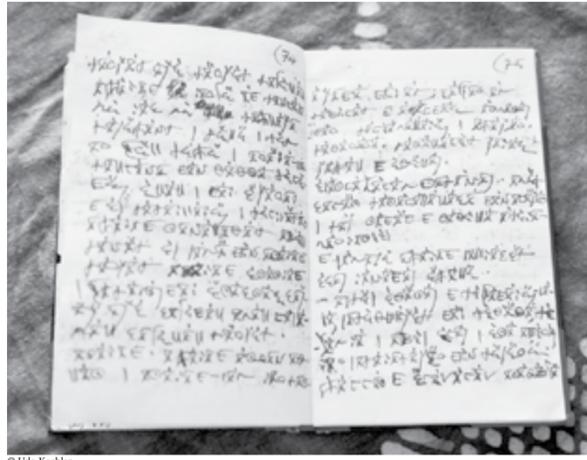
## Itinérances de la fureur et de la soif



© Udo Koehler

« Où est ma place/ en ce bas monde ?/ Je suis un chameau/ ou une autruche,/ aux genoux rompus, placé dans un poulailler. »

s'y engloutissent./ le vertige absorbe/ le regard./ l'écho boit/ sa propre ouïe./ (...) Les hommes sont tombés./ les hommes sont déchus./ Certains sont dépossédés nus/ et d'autres ont le visage dépecé./ et d'autres sont morts vivants/ ils marchent/ en mangeant leurs frères./ (...) Rien n'existe./ rien d'autre/ que les femmes/ infiniment bras de l'aurore et du crépuscule./ qui hissent la hanche de



© Udo Koehler

l'éternel (...) / Où est ma place/ en ce bas monde ?/ Je suis un chameau/ ou une autruche./ aux genoux rompus, placé dans un poulailler./ De père en fils./ je suis tombé/ rêvant de liberté./ et pourtant je tiens toujours/ la corde qui me relie/ aux coudes des terres libertaires./ là où dégringolent les entraves/ sur les scories/ des chaînes et des frontières./ Aujourd'hui par centaines./ des cheveux blancs/ pollen et cendres/ de braises/ fleurissent de ma tête./ Après ces quatre décennies/ est-ce les giclées/ du lait de ma mère/ que je rends en fibres et laines/ de poussière ? (...) »

Co-traductrice et préfacière du recueil, anthropologue et linguiste, épouse du poète, Hélène Claudot-Hawad propose des pistes essentielles pour s'aventurer dans son univers. Au sujet de sa poésie, elle évoque une traversée du « désert aut tant minéral qu'humain » dans une logique de dépassement des frontières, « comme le regard qui s'est affranchi des prunelles (...) cherche à voir au-delà des cadres et des balises de l'ordre établi ». La poésie de Hawad s'émancipe des genres classiques de la poésie touarègue, de sa prosodie et de son inspiration épique. Loin des métaphores pleurant le monde perdu, Hawad met en scène la colère et la catastrophe « sur le mode halluciné de la poésie d'action, les isebelbilen, borborygmes que les guerriers proferent face à l'inconnu avant de se jeter dans le combat ». Il recourt à une incantation orageuse répétant jusqu'au vertige, gestes, sons, images, dans un appel au chaos et à la transe afin de rendre les êtres à leur libre arbitre et à leur véritable moi.

« (...) De tous les faits et arts/ de l'homme et de son génie/ rien ne me touche d'autre/ que le regard brisé de l'homme./ homme regard/ blesé et saignant/ (...) qui jamais ne se laisse/ briser ni domestiquer/ ni fléchir./ C'est cet espace seulement/ qui devient humanité/ regard effacé/ par le désespoir/ le désespoir en tout/ sauf en sa vision/ au-delà de sa vue (...) Galope galope galope./ parole./ galope encore, et au-delà/ de l'avalanche et de l'écho/ (...) sois la rafale de flammes/ qui frappe le visage incolore/ du silence/ et de ses complices/ les tabous (...) »

Nourrie aux enseignements soufis des grands mystiques musulmans, la poésie de Hawad est celle de « la soif et l'égarement ». Elle traduit une vision du monde où le mouvement, l'itinérance et le chaos créateur sont le noyau de l'existence dans une coexistence avec la réalité du mal. Hautement sensorielle, riche de reliefs et de références aux tempêtes émotionnelles, au désert, au nomadisme, à l'histoire touarègue, aux astres, à la politique internationale et à l'actualité numérique de la surmodernité, l'écriture de Hawad fure et remue sans répit. En cela réside, lorsque lue en français comme c'est le cas dans cette traduction, sa spécificité. Néanmoins, sans les clés de lecture relatives à l'histoire et au parcours de Hawad, cette poésie bien que porteuse d'un savoir et d'une résistance magmatiques et sages, risque dans sa version française de s'enfermer dans l'énumération et peine à libérer son souffle novateur et son affleurement de la transe.

RITTA BADDOURA

**Poème d'ici**  
de FRIDA BAGDADI  
DEBBANÉ



Frida Bagdadi Debbané est journaliste, poète et artiste collagiste. Auteure d'une quinzaine de livres pour enfants, elle a été secrétaire de rédaction de *Femme Magazine* dont elle est actuellement responsable des pages culturelles. Rédactrice dans *Les Copains* puis *Junior*, suppléments de *L'Orient-Le Jour*, elle a collaboré à la page culturelle du même quotidien et participé au lancement de *L'Agenda culturel*. En 2016, son exposition « Boîtes poétiques » à la galerie Aida Cherfan a rencontré un grand succès auprès du public. Frida Bagdadi Debbané publie bientôt un nouvel ouvrage intitulé *Mises en scènes*.

### Vent

Il y avait du vent sur le passage des fleurs  
J'en cueillais le parfum  
Un pétale m'enveloppa, et  
Je sentis la terre se déplacer  
Mais vers où ?  
Qu'importe, puisque tous les exils,  
Portent le même prénom...  
Il y avait du vent pour ramener les sources,  
L'homme paisible qui péchait,  
releva sa canne  
Rien de visible, tout était bleu  
Seuls ceux qui ont le pressentiment  
Des grands naufrages, connaissent  
Les lieux secrets où vivent les poissons.  
Ils en ont même vu qui s'envolaient  
Éternels rêveurs.  
Dormez le plus loin en vous-même  
Et n'ouvrez jamais  
Les grands ouvrages de la destinée  
Ils sont écrits avec le sable bleu des rivages.  
Ils expliquent que la mer  
Est la seule voie visible  
Qui garde secret le mystère de l'horizon.

### Encre-âge

L'âge n'était pour rien  
Dans la transformation du sang en encre noir  
L'odeur du café tout aussi noir  
Brûlait les extrémités nouées par la douleur.  
Il faisait si mal si douloureux  
Qu'il n'aurait servi à rien  
De détourner le cours des veines  
Celles-ci m'appartenaient  
Et leur transparence brûlait la peau devenue rouge.  
Elle n'avait plus peur des couleurs  
qu'elle échangeait souvent  
Pour une marche secrète dans les nuages  
Le soleil déliait ses rayons en éventail  
Pour ramener vers moi un vent froid.  
Je me sentais une autre  
Juste un moment  
Celui-là qui s'écoule en source  
Et ouvre un passage étroit  
Mais combien serein et divin  
D'un bref moment d'oubli.

Poèmes inédits

## Anthologie

### La littérature libanaise d'expression française revisitée

Un flot intarissable de mots et d'images... C'est ce que Georges Labaki, universitaire de renom et président de l'ENA, nous offre à travers un recueil intitulé *Anthologie de la littérature libanaise d'expression française*, fruit d'un travail dense de recherche et de synthèse.

**ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE LIBANAISE D'EXPRESSION FRANÇAISE** de Georges Labaki, NDU Press, 2017, 506 p.



L'auteur a adopté une conception « romantique » de l'anthologie, la présentant comme une « histoire d'amour entre un lecteur et un répertoire d'œuvres ». Quant à l'expression « littérature libanaise d'expression française », elle n'est pas fortuite : elle se différencie de la littérature française en raison de l'origine de ses auteurs et ne se confond pas non plus avec la littérature dite francophone dont les contours demeurent peu précis. C'est une littérature nationale, bien que véhiculée par une langue non officielle, qui traduit au mieux les pensées les plus profondes et les émotions les plus complexes

des Libanais. Ce phénomène atypique illustre parfaitement le fait que « l'âme libanaise est prédestinée à l'ouverture sur le monde ».

L'auteur fait remonter la naissance de cette « sensibilité toute particulière, née à la lisière de l'Orient et de l'Occident » à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Labaki se donne pour mission de cerner les phases du développement de la littérature libanaise d'expression française. C'est ainsi que, selon l'auteur, tout commence en 1874 lorsque Michel Misk publie son premier recueil poétique. Durant cette première étape, qui prend fin en 1920, les œuvres produites par les écrivains libanais, comme Chekri Ghanem, Jean Dagher ou May Ziadeh, sont imprégnées d'une mélancolie et d'une tristesse palpables dues à l'éloignement

de l'Orient où, paradoxalement, ils puisent leur inspiration.

La deuxième phase, qui débute avec le mandat français et la naissance du Grand-Liban, constitue la seule période durant laquelle le français est une des langues officielles du pays. Durant cette époque, sur une terre qui peine à cerner les contours de son identité, le « libanisme phénicien » prend naissance, avec Charles Corm pour chef de file. Les partisans de cette thèse, tels Hector Klat, Élie Tyane et Michel Chiha, défendent l'identité phénicienne du pays du Cèdre, comme en témoigne ce vers révélateur tiré de *La Montagne* inspirée de Corm : « Langue des Phéniciens, ma langue libanaise... »

C'est en 1945 que débute la littérature de la troisième génération. La page du mandat tournée, les

écrivains demeurent néanmoins attachés à la langue française et proposent des œuvres plus hardies, souvent influencées par le symbolisme ou le surréalisme. Des auteurs notables, couronnés pour la plupart par des prix littéraires prestigieux, s'imposent durant cette période. On en citera Georges Schéhadé, Farjallah Haïk, Fouad Gabriel Naffah, Salah Stétié, André Chedid, Vénus Khoury-Ghata et Nadia Tueni.

La quatrième phase, baptisée « la littérature de la guerre » par Labaki, reflète les maux de la guerre fratricide et l'exil. Plusieurs auteurs, tels Amin Maalouf, Alexandre Najjar, Ghassan Fawaz, Dominique Eddé, Wajdi Mouawad, Ramy Khalil Zein, Charif Majdalani ou Antoine Boulard, ont exprimé leur dégoût de cette époque morbide et mis à nu le mal-être libanais.

La cinquième génération, enfin, qui compte des auteurs prometteurs comme Ritta Baddoura, Tamirace Fakhoury, Hyam Yared, Nabil Mallat ou Yasmîna Traboulsi, soulève de nouvelles thématiques, notamment la destinée humaine, le déchirement, la condition féminine et l'amour...

Georges Labaki nous invite, au fil des pages de son anthologie qui propose notices biographiques et textes choisis, à découvrir 143 poètes, romanciers et essayistes libanais, connus ou méconnus. Il nous prouve que la littérature libanaise d'expression française, loin d'être une pâle copie de la littérature française, exprime des pensées, des émotions et des aspirations singulières, particulièrement imprégnées de cet Orient tourmenté.

ROMY BATROUNY

## La queue de la Renaissance

LA SOCIÉTÉ DU MYSTÈRE : ROMAN

FLORENTIN de Dominique Fernandez, Grasset, 2017, 608 p.

En 1564, à 88 ans, mourait Michel-Ange. Un grand créateur disparaissait, sonnait la fin d'une époque. C'est à ses funérailles qu'est consacré l'un des derniers chapitres du *Roman florentin* de Dominique Fernandez, volumineux ouvrage écrit à l'âge où décédait l'artiste (Souhaitons à l'écrivain, né en 1929, encore bien des années de voyages, d'érudition, de contemplation, de réalisations et de gaieté!). L'auteur de Moïse a hissé la création artistique qu'il a illustrée dans l'architecture, la sculpture, la peinture et la poésie à un rang social majeur. « Jamais pompe n'égalait en splendeur l'appareil des funérailles. »

La Société du mystère ne couvre pas toute la Renaissance florentine bien qu'il lui arrive d'élargir son domaine quant à l'histoire comme à la géographie. Le roman s'attache à sa quatrième génération, et de quel attachement! Le premier âge est celui de l'éveil « au sortir de la barbarie gothique »

(Giotto...); le deuxième, essentiellement le quattrocento, celui de la maturité (P. Uccello, Fra Angelico, Piero...); le troisième celui de la perfection (Botticelli, Léonard, Michel-Ange, Raphaël). Le quatrième est celui des *maniéristes*. S'agit-il de peintres dans la *maniera* de la chapelle Sixtine, de simples épigones? S'agit-il d'une décadence comme le soutient Vasari dans ses *Vies* (1568)? S'agit-il d'une « crise » qui, comme l'affirmera A. Chastel, cherche à outrepasser « l'ordre, l'équilibre, la raison »? Ne serait-ce pas plutôt une recréation du monde et une réinvention de la peinture tordant les anatomies, donnant d'autres intensités aux couleurs, peuplant les œuvres de représentations bizarres, brisant l'accord entre l'homme et l'univers, mettant en cause l'idée même d'homme et de Dieu? « La virtuosité sans défaut de Titien, l'élégance de Botticelli, la sérénité de Raphaël, (Pontormo) les avait tournées en dérision. À la place de ces manières aisées et gracieuses, rien que des lignes instables, des contours flous, des figures grimaçantes. »

Son roman, Fernandez le bâtit essentiellement à partir du journal, prétendument retrouvé chez



David, haute de 4,34 mètres, a été sculptée par Michel-Ange dans du marbre blanc de Carrare entre 1501 et 1504.

un bouquiniste, d'un peintre de cette ultime génération, Agnolo Bronzino (1503-1572), disciple et cadet de neuf ans du Pontormo (Jacopo Carucci 1494-1557), et ami/amant de Sandro Allori (1535-1607) et de Benvenuto Cellini (1500-1571). Mais il puise aussi dans les mémoires de ce dernier comme dans des papiers fictifs du premier. Les destins de Rosso et de Parmigianino ont également droit au chapitre. Le romancier narre le fond social, trace les

La société florentine met la beauté au-dessus de la morale et de la religion, mais est régie sous les Médicis par des lois sévères.

carrières, raconte des histoires grivoises dignes de Boccaccio, et surtout décrypte les peintures. Les fresques, dessins et tableaux à consulter pour s'orienter dans l'œuvre sont très nombreux et le lecteur tantôt regrette de ne pas avoir entre les mains un livre luxueux et abondamment illustré, tantôt loue la magie du moteur de recherche Google. Mais le jeu vaut bien des chandelles.

La société florentine met la beauté

FARÈS SASSINE

au-dessus de la morale et de la religion, mais est régie sous les Médicis par des lois sévères. Epreuve par la peste, par le gouvernement de Savonarole, par le retour de ses maîtres anciens, les habitants de la fleur des cités, comme le montre l'œuvre de Bronzino, partagée entre l'effusion et le conformisme, parviennent toujours à réconcilier la hardiesse de Cellini et la prudence de Machiavel. Mais à l'heure des schismes de Suisse, d'Allemagne et d'Angleterre, et du Sac de Rome par les armées de Charles Quint qui n'a rien épargné dans la ville éternelle, une vision sereine et équilibrée de l'univers a pris fin en Italie.

Outre l'amour de l'art et étroitement lié à lui, le ressort principal du roman de Fernandez est ce qu'on nommait dans la cité du lys « le vice infâme » toléré seulement quand il était caché et sévèrement puni. Il réunit, en un pacte confidentiel où le rejoignent les audaces esthétiques et les poussées de dissidence religieuse, cette « société du mystère ». L'exaltation du corps viril, du beau masculin, de leurs organes de jouissance, sert aux peintres d'expression artistique. L'auteur évoque même « la grande et mystérieuse famille de la queue ». Sans la censure, le rigorisme, la bigoterie, la surveillance familiale, la peur des peines et des récriminations, les stratégies *maniéristes* auraient-elles inventé mille stratagèmes pour se dévoiler sur la toile? Honneur soit dû à cette quatrième génération, queue de la Renaissance annonciatrice de bien des audaces de l'histoire de l'art!

## Questionnaire de Proust à Roger Assaf



Né à Beyrouth en 1941, Roger Assaf est acteur, metteur en scène et professeur d'art dramatique depuis 1976. Il a participé à la création du Théâtre de Beyrouth et créé avec Nidal Ashkar, en 1968, l'Atelier d'art dramatique de Beyrouth. Il a également fondé en 1999 l'association Shams qui regroupe de jeunes créateurs libanais dans un projet coopératif d'animation culturelle. Son dernier ouvrage, *Le Théâtre dans l'histoire*, est paru en novembre 2016 aux éditions L'Orient des Livres.

Quel est le principal trait de votre caractère? L'idéalisme.

Votre qualité préférée chez un homme? L'honnêteté.

Votre qualité préférée chez une femme? L'honnêteté.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis? Leur culture.

Votre principal défaut? La distraction.

Votre occupation préférée? L'écriture.

Votre rêve de bonheur? Vivre près de mes enfants.

Quel serait votre plus grand malheur? De perdre la raison.

Ce que vous voudriez être? Le Père Noël.

Les pays où vous désireriez vivre? Le Liban.

L'oiseau que vous préférez? Le moineau.

Vos auteurs favoris en prose? Dostoïevski, Shakespeare.

Vos poètes préférés? Antonin Artaud, Mahmoud Darwich.

Vos héros dans la fiction? Antara Ben Chaddad.

Vos compositeurs préférés? Beethoven, Bartók.

Vos peintres favoris? Rembrandt.

Vos héros dans la vie réelle? Gandhi.

Vos prénoms favoris? Ali.

Ce que vous détestez par-dessus tout? L'argent.

Les caractères historiques que vous détestez le plus? Les conquérants.

Le fait militaire que vous admirez le plus? Aucun.

La réforme que vous estimez le plus? L'abolition de l'esclavage.

L'état présent de votre esprit? La paix.

Comment aimeriez-vous mourir? Conscient.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir? Chanter, danser, jouer d'un instrument... Bref, tout ce qui est en rapport avec la musique.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence? Ce qu'on appelle l'infidélité.

Votre devise? Aimer savoir pour savoir aimer.

MÉCANIQUES DU CHAOS de Daniel Rondeau, Grasset, 2017, 464 p.

## Daniel Rondeau dans la machine du diable

De prime abord un peu déroutant, ce gros pavé de 458 pages est une longue succession de textes indépendants, de longueur inégale. Des tranches de vie que rien ne semble relier et qui donnent à ce récit un aspect décousu, jusqu'au moment où le lecteur devine que les personnages, si différents soient-ils, sont les maillons d'une même chaîne, et que leurs chemins vont forcément se croiser.

Un roman qui n'est pas sans rappeler celui de Max Gallo, *Les Hommes naissent tous le même jour*, ou encore le film de Claude Lelouch, *Les Uns et les autres*: ils racontent plusieurs histoires qui finissent par n'en faire qu'une seule.

Il n'y a pas véritablement de protagoniste, chaque personnage assumant le rôle principal à un moment donné. Ils ne sont cependant pas tous égaux: en effet, l'un d'entre eux, l'archéologue Sébastien Grimaud, écrit à la première personne. Ils sont archéologue, diplomate, agent double, policier, trafiquant d'antiquités, trafiquant de drogue, caïd de la cité, indic, islamiste, émigré, journaliste, avocate, lycéenne, prostituée... Ils se nomment Habiba, Bruno, Rifat, Rim, Jeannette, Levent, Emma, Sami, Moussa, Harry... Tous semblent avoir perdu « le secret de la vie » et errent comme une « boussole sans aiguille ». Chacun a sa blessure, son contexte professionnel, sa sexualité qui fait basculer le lecteur, de manière assez régulière et à l'insu de son plein gré, dans une dimension sensuelle des plus agréables...

Malgré l'existence d'un narrateur fictif, c'est bien la plume et le style rapide et extrêmement fluide de Rondeau que l'on retrouve d'un bout à l'autre de ce roman. Son style mais pas son vocabulaire. Tel un caméléon, il maîtrise à la perfection le jargon de chacun de ses personnages: celui du flic, du terroriste, de l'archéologue, la langue de bois des hommes politiques, l'argot des cités, le langage coquin des amoureux. Riche en dialogues, écrit à la manière d'un scénario, avec des descriptions précises et détaillées, ce récit permet au lecteur de « visualiser » chaque scène comme s'il en était le témoin.

Sans jamais tomber dans le cliché, Rondeau décrit les choses avec la justesse de celui qui les a vécues.

Il dédicace d'ailleurs à Habiba (la vraie!) ce livre où le vrai et le vraisemblable se confondent.

Parmi les très nombreux lieux qui servent de décor à ce roman polyphonique (Sétif en Algérie, Paris, Tripoli en Libye, Londres, Istanbul, Carthage...), Malte occupe une place centrale. Et cela ne surprend guère lorsque l'on sait que Daniel Rondeau fut ambassadeur de France à Malte durant trois ans. « Jamais on n'avait autant parlé en France de la République de Malte, et de la France à la Valette, qu'entre 2008 et 2011! »

Nommé ambassadeur permanent auprès de l'UNESCO en 2012, il fait partie de ces rares écrivains à avoir été « bombardés



© Jean-François Paga ambassadeurs au tour extérieur. Journaliste, écrivain et diplomate,

il demeure avant tout un homme engagé. L'une des causes qui mobilisa tous ses efforts, pendant de longues années, fut celle du Liban. Parmi ses très nombreux ouvrages, citons *Malta Hanina* et *Chronique du Liban rebelle*. Un engagement tous azimuts qui fit dire à Jean-David Levitte, conseiller diplomatique de l'Élysée en 2012: « Donnez-moi dix Rondeau et la France présentera au monde un autre visage. »

« Et si la fiction était le meilleur moyen pour raconter un monde où l'argent sale et le terrorisme mènent la danse? » À travers ses personnages qui ne le cachent qu'à moitié, l'auteur pose de vraies questions et traite des problèmes d'actualité: le sort des

sites archéologiques livrés aux islamistes, l'exécution (filmée!) des otages occidentaux, la radicalisation des musulmans dans une France « déboussolée », les zones de non-droit, le trafic de drogue dans les cités, le peu de moyens dont dispose la police française qui, pourtant, doit faire face à la menace terroriste, l'endoctrinement dans la prison de Fleury décrite comme un « petit califat » ou encore comme « la plus grande medersa d'Europe », les raisons qui poussent au djihad, le sort des réfugiés clandestins, celui des Kurdes de Syrie, la lutte contre l'État islamique, la politique américaine au Moyen-Orient...

Le titre *Mécaniques du chaos* est approprié au sens où Rondeau ne traite pas ces sujets (pour le moins opaques) de l'extérieur mais bien en analysant chaque rouage de ce mécanisme complexe, diabolique et destructeur.

LAMIA EL-SAAD

## Zeina Abirached



CÉ MATIN DANS MA RUE

UN PETIT GARÇON A TENDU SA MAIN VIDE VERS MOI

IL ÉTAIT PIEDS NUS

ET NOIR DE GRASSE

J'AI REGARDÉ SES PIEDS

QUE MÊME SI JE LUI DONNAIS TOUT LE CONTENU DE MON PORTEFEUILLE

ET JE ME SUIS DIT

— SA SITUATION NE S'AMÉLIORERAIT SANS DOUTE PAS POUR AUTANT

...

JE ME DEMANDE CE QU'EN PENSE L'ONÉREUX COLOSSE DE RÉSINE AUX BRAS OUVERTS.

# L'histoire de Razan Zaitouneh

DE L'ARDEUR. HISTOIRE DE RAZAN ZAITOUNEH, AVOCATE SYRIENNE de Justine Augier, Actes Sud, 2017, 319 p.

Dans la nuit du 9 au 10 décembre 2013, Razan Zaitouneh, Samira al-Khalil, Wael Hamadeh et Nazem Hammadi sont enlevés par des miliciens (appartenant probablement à « l'Armée de l'Islam » de Zahran Allouch) à Douma, dans la Ghouta orientale de Damas. Leur disparition incarne en soi l'un des aspects les plus tragiques de la révolution syrienne : quatre militants de la première heure contre le régime Assad qui trouvent refuge dans une zone libérée, assiégée et bombardée par ses forces (aux barils explosifs et à l'arme chimique), finissent enlevés par ceux-là mêmes qui prétendent représenter la révolution.

Razan, avocate et militante des droits humains, ayant défendu pendant de longues années les victimes du régime (y compris islamistes), met en place clandestinement à Damas en juin 2011 les Comités de coordination locaux. Ce réseau civil était le plus actif dans la mobilisation et la couverture médiatique des manifestations révolutionnaires

(jusqu'en juillet 2012). En avril 2013, elle s'installe à Douma, cofonde et anime cette fois le Centre de documentation des violations, pour préserver la mémoire des victimes et lutter contre l'oubli et l'impunité.

Samira, quant à elle, avait passé 4 années et demi en prison sous Assad père pour son appartenance à un parti de gauche communiste (elle est par ailleurs la conjointe de l'intellectuel dissident Yassin al-Haj Saleh, qui a fait 16 ans de prison). Elle a rejoint Razan à Douma et a régulièrement publié via Facebook des témoignages poignants sur la vie quotidienne et la résilience des « gens ordinaires » dans la Ghouta.

Nazem, avocat et poète, codirigeait avec Razan le travail de documentation des violations, et Wael, conjoint de Razan, emprisonné à deux reprises et torturé par le régime après le début de la révolution, travaillait avec eux également, et assurait généreusement la logistique du groupe.

C'est à partir du terrible moment de l'enlèvement de Razan, Wael, Nazem et Samira, que Justine Augier s'engage à construire un long récit, retraçant l'histoire de



D.R.

Razan Zaitouneh. Un récit non linéaire, intelligent, riche en témoignages, qui restitue des fragments de vie de l'avocate syrienne. Elle évoque ses traits de caractère, ses humeurs, ses projets, sa force, ses fragilités, ses contradictions, son ardeur, son acharnement, et son courage exceptionnel. Ce récit les inscrit dans leur environnement social comme politique, et présente par ce biais la « condition syrienne » et ses tourments telles que vécues par Razan.

Augier réussit tout au long de son

texte à passer du notoire à l'intime en respectant souvent l'absence lourde de la concernée et le silence qui l'accompagne. Nous sommes en présence d'un récit qui contient les éléments d'un documentaire, mais aussi d'un roman. Les détails, les versions concordantes ou divergentes qu'Augier recueille sur les derniers jours avant l'enlèvement (de Razan) et ceux qui l'ont suivi sont dignes d'un thriller. Un polar qu'elle alimente à partir de l'ouvrage *L'État de barbarie* de Michel Seurat et du travail du cinéaste Omar Amiralay avec l'ancien otage

au Liban Jean-Paul Kaufman. À tout cela s'ajoutent des passages de *Carnets de Homs* de Jonathan Littell, et de *Lettres de Syrie* de Joumana Maarouf qui inscrivent davantage le texte d'Augier dans son contexte politique syrien. Ce même contexte que Ali Atassi et Ziad Homs avaient filmé dans *Our Terrible Country*, durant la projection duquel l'écrivaine a pu – pour la première fois – percevoir physiquement Razan.

Les témoignages et contributions de la famille Zaitouneh (mère et sœurs), de Yassin al-Haj Saleh, et des collègues et amis proches de Razan, offrent à Augier la possibilité de faire des allers-retours captivants et émouvants entre la vie « privée » et « publique » de son héroïne. Et il serait, dans ce sens, réducteur d'occulter les très nombreux aspects personnels de l'histoire de Razan pour ne l'évoquer qu'en tant qu'incarnation d'un récit ou d'un destin syrien. Néanmoins, il est légitime de considérer sa vie comme une épopée étroitement liée à l'histoire contemporaine de son pays. Un pays malheureux, trahi, qu'elle n'a malgré tout jamais voulu quitter...

ZIAD MAJED

## À lire

### Le dernier Schmitt

Le dernier livre d'Éric-Emmanuel Schmitt, *La Vengeance du pardon*, est sorti le 30 août chez Albin Michel. Il réunit quatre nouvelles sur le thème du pardon, qui confirment tout le talent de conteur de Schmitt qui, en 2010, s'était vu décerner le prix Goncourt de la nouvelle.

### Quand Orsenna revisite La Fontaine

Dans *La Fontaine, une école buissonnière*, l'académicien Érik Orsenna nous raconte en quarante-deux séquences les différentes facettes de l'auteur des *Fables*, qui fut un être génial, dépensier et coquin. Un ouvrage savoureux, coédité par Stock et France Inter.



© Bernard Matussière

### Le retour de Le Clézio et Modiano



Lauréats du Prix Nobel de littérature, JMG Le Clézio et Patrick Modiano seront présents lors de la rentrée 2017, le premier avec un roman intitulé *Alma*, le second avec une pièce de théâtre (*Nos Débuts dans la vie*) et un roman (*Souvenirs dormants*). Parution prévue en octobre chez Gallimard.

### Romanciers étrangers de la rentrée

Parmi les livres étrangers (traduits en français) de la rentrée 2017 : le 5<sup>e</sup> volet de la saga *Millénium* de David Lagercrantz chez Actes Sud (parution simultanée dans 25 pays le 7 septembre), *Cette Chose étrange en moi* du romancier turc Orhan Pamuk (Gallimard), *Zero K* de Don DeLillo (Actes Sud), *Une Colonne de feu* de Ken Follett (Robert Laffont), *Paysage perdu* de Joyce Carol Oates (Philippe Rey), *Aux confins du monde* du Norvégien Karl Ove Knausgaard (Denoël) ou *C'est le cœur qui lâche en dernier* de la Canadienne Margaret Atwood (Robert Laffont), sans oublier le volume de La Pléiade consacré aux romans et nouvelles de Philip Roth parus entre 1959 et 1977.

### La rentrée chez L'Orient des Livres

Les éditions L'Orient des Livres publient cette rentrée quatre ouvrages d'auteurs libanais : *Le Manuscrit de Beyrouth* de Jabbour Douaihy, *Soie et fer. Du Mont-Liban au canal de Suez* de Fawwaz Traboulsi, *Monde arabe : les racines du mal* de Bachir el-Khoury – les trois en coédition avec Actes Sud –, ainsi qu'un recueil d'articles de Youssef Mouawad intitulé *Maronites dans l'histoire*. Ils seront tous présentés au Salon du livre francophone en novembre.



## À voir

### Les Proies de Sofia Coppola

Inspiré du roman de Thomas Cullilan, *Les Proies* de la talentueuse Sofia Coppola vient de sortir sur les écrans avec Colin Farrell, Nicole Kidman, Kristen Dunst et Elle Fanning dans les rôles principaux.



## Les mots des mains



TRAITÉ DES GESTES de Charles Dantzig, Grasset, octobre 2017, 416 p.

Le dernier ouvrage de Charles Dantzig, *Traité des gestes*, se situe, de manière un peu oblique, dans une filiation proustienne. Il est en effet possible de voir dans la *Recherche du temps perdu* un immense catalogue des caractères, des tics et des manies des hommes, un recensement des mille et un tressaillements de la psychologie humaine que Proust s'est amusé à démontrer avec tout le recul, la force du désenchantement ou la véritable admiration dont il était doté. Et parmi les innombrables manifestations de vie extériorisées par les centaines de personnages de l'ouvrage, le geste est un de ceux qui sont magnifiquement décrits et analysés. De l'éventail de la duchesse de Guermantes qui se lève accompagné d'un sourire distraité, au geste qui consiste à se baisser pour dénouer des chaussures et qui révèle un monde oublié de souvenirs, la *Recherche* pourrait être entre autres considérée comme une grande « gestotèque ».

C'est de cette manière fine, précise et imagée, toute à « l'écoute » de la gestuelle humaine, que Dantzig a écrit son propre *Traité des gestes*. Ouvrage riche, puissant et ludique, dans lequel chaque chapitre est composé de faits, d'anecdotes et de considérations diverses, *Traité des gestes* est, comme les autres livres du même genre de Dantzig, un immense florilège, une sorte d'album où sont réunis et décrits les milliers de gestes qui font et défont nos relations à autrui ou à nous-mêmes, qui expriment nos sentiments, nos goûts, nos humeurs, ou qui constituent les codes par lesquels les humains communiquent de manière muette, avant la parole, ou sans elle, ou à son insu.

Implicitement divisée en parties cohérentes, aussi bien sur les gestes du corps (« gestes avec la front », « gestes avec la main »...) que sur



D.R.

les gestes codés socialement (« gestes avec la cigarette », « gestes avec le téléphone », « gestes de la moquerie »...), les gestes de corporations (« gestes d'écrivains », « gestes du pouvoir », « gestes des grands restaurateurs »...) ou les gestes ritualisés (« gestes religieux », « gestes judiciaires »...), cette immense et singulière collection peut être lue suivant l'ordre proposé par l'auteur ou dans une promenade au cours de laquelle le lecteur constitue son propre itinéraire et compose des regroupements, allant par exemple des « gestes nouveaux » (comme ceux liés à l'usage du smartphone et qui ont été sujets à des gigantesques procès entre Apple et Samsung) aux « gestes oubliés » (tels les jeux de doigts que décrit Quintilien, très « parlants » à son époque mais qui ne veulent plus rien dire aujourd'hui), des « gestes esthétisés » (ceux de l'opéra occidental, de l'opéra chinois, de la corrida ou des rappers) aux « clichés de gestes » dans le roman, révélateurs s'il en faut de la médiocrité d'une écriture, etc.

La culture de Dantzig est immense, on le sait, et son propos est sans cesse émaillé d'allusions à des films, à des livres ou à la peinture, car nos gestes ne sont pas seulement ceux de la vie mais souvent ceux que les œuvres d'art reprennent, perpétuent, exaltent ou figent en modèles, comme le font aussi les représentations sociales, qu'elles soient celles des mondains, des stars ou des hommes politiques.

Alternant savoir et évocation des choses du quotidien le plus banal, Dantzig réussit petit à petit à métamorphoser la fragmentation savoureuse de son texte en une unité plus profonde. On ne s'étonnera donc pas de s'apercevoir que toute cette matière s'organise autour de quelques idées fortes qui sont l'armature du livre. Notamment l'idée que le geste n'est jamais seulement ce que l'on apprend, que l'on imite, ni ce qui est du ressort du dehors. Il exprimerait plutôt, et plus rapidement que la parole, un être second en chacun de nous, un être refoulé mais qui aurait conservé des traces devenues fossiles de nos histoires personnelles. Autrement dit, les gestes nous viendraient toujours d'un autre temps que celui du moment où ils s'extériorisent, non seulement parce qu'ils sont souvent appris et qu'à travers eux parle un monde qui n'est pas nous et qui nous a précédés, mais surtout parce qu'ils disent, de notre être, ce qui est resté en suspens depuis longtemps. En affleurant à notre insu, le geste serait ainsi une manière d'annuler le temps, en faisant affluer le passé dans le présent.

CHARIF MAJDALANI

## Livre du pouvoir



DES HOMMES QUI LISENT d'Édouard Philippe, JC Lattès, 2017, 248 p.

L'actuel Premier ministre français croit que l'influence des parents sur les enfants ne provient pas de ce qu'ils font mais de ce qu'ils sont. Ainsi, l'image fondatrice de son père, lisant, donnant à lire (par exemple, la première page de *L'Enfer* de Dante à son fils de six ans...) ou écrivant tous les matins sur des carnets qu'il finira par détruire, ne cesse de le hanter dans cette entreprise où il proclame son attachement à la lecture et où il déclina une anthologie de ses livres préférés.

Ceci ne peut que nous rappeler que tout (et surtout la figure tutélaire d'un grand-père) l'amenait à une vocation de lecteur-écrivain, mais Édouard Philippe revendique plus de sérénité que l'auteur des *Mots* : « Sartre n'aimait pas son enfance. Moi j'ai aimé la mienne. Mais comme Sartre et comme un très grand nombre de lecteurs, j'ai sans doute été programmé. J'essaie de faire la même chose avec mes enfants. »

Les livres sont partout. Dans sa vie familiale et publique. À commencer par son prénom auquel il consacre tout un chapitre et qu'il veut croire inspiré de deux « bourgeois protestants et normands » dont l'un est l'ami de son père, Édouard Senn, et l'autre Gide, père d'Édouard, le personnage des *Faux-monnayeurs*. Dans son petit zigzag politique, Édouard Philippe a commencé à gauche avec une admiration pour Léon Blum et Pierre Mendes-France que les biographies bienveillantes de Jean Lacouture ont transformés à ses yeux en personnages de roman.

Passé à droite, il découvrira *La Route de la servitude* du célèbre penseur libéral anglo-autrichien Frederick Hayek et *L'idée coloniale de la France* de Raoul Girardet parce qu'on ne comprendrait rien à l'Empire français « si on se bornait à lire Franz Fanon » ! En passant à la fiction, l'auteur se pose la question de savoir s'il y a une littérature de gauche et une autre de droite. Mermoz, D'Artagnan, Tintin ou Cyrano

plutôt de droite ? Malraux, Aragon, Éluard de gauche ? Les réflexions de l'homme politique ici et sans être un véritable hommage du vice à la vertu, placent la littérature dans la pérennité humaniste et la politique dans un éphémère qui ne déprécie pourtant pas ses acteurs. La France est en fait l'un des pays où les responsables politiques (De Gaulle, Mitterrand et autres) se sont toujours ressourcés dans la littérature. Même celui qu'on croyait le moins enclin à la fiction, Nicolas Sarkozy, vient de dire qu'il ressemblait par sa « renaissance lente mais certaine » à Raskolnikov, le héros dostoïevskien de *Crime et châtiment*.

Successeur d'Antoine Rufenacht à la mairie du Havre, Édouard Philippe mènera une « politique de la lecture » : lectures nomades ou en salles, bibliothèques mobiles, fête des livres à offrir... À la suite du parcours de ce descendant des Philippe, « une famille d'une banalité exemplaire qui vit la fin de l'Ancien Régime », est en train de s'écrire à Matignon (avec un ministre de la Culture, Françoise Nyssen, on ne peut mieux amie des livres).

« On peut aimer son pays et le servir bien sans avoir jamais lu Braudel et nul n'est besoin d'avoir lu Zola ou Jaurès pour être un militant de la justice sociale. » À la page 212, on trouve cette dérogation qui justifie les lacunes de lecture. Comme si Philippe s'en cherchait une avant que le lecteur de son livre ne découvre (bien surpris) dans la liste des livres « encore à lire », en épilogue à l'ouvrage, rien moins que *La Princesse de Clèves*, *Madame Bovary* (!), pour tenir tête à son père qui le lui a toujours recommandé, *À la recherche du temps perdu* (donc, les trois grandes dates de la fiction romanesque française)... sans compter tout Modiano et tout Kafka.

Pourtant, *Des Hommes qui lisent* reste une belle plaidoirie pour les livres couronnée par cette question : « Que serait une vie sans la lecture, sans cette sédimentation imparfaite et aléatoire d'expériences, de connaissances et de sensations... ? »

JABBOUR DOUAIHY

## Les régimes parlementaires pluralistes à l'aune du « modèle » libanais

THÉORIE JURIDIQUE DES RÉGIMES PARLEMENTAIRES PLURALISTES. PACTE LIBANAIS ET CONSTITUTION EN PERSPECTIVE COMPARÉE (en arabe)



© L'Orient-Le jour d'Antoine Messarra, Librairie orientale, 2017, 656 p.

Membre du Conseil constitutionnel, titulaire de la chaire Unesco d'étude comparée des religions, de la médiation et du dialogue à l'USJ, Antoine Messarra se penche dans son dernier livre sur les régimes parlementaires qui associent des processus à la fois compétitifs et coopératifs. Ces régimes, généralement ignorés ou mal compris par les juristes et les constitutionnalistes, ont surtout intéressé les politologues, sociologues et historiens.

En partant du Liban, véritable cas d'école malgré les dérapages enregistrés ces dernières années et le mépris flagrant affiché par notre classe politique à l'égard de la Constitution, l'auteur démonte les rouages des régimes consociatifs et analyse le préambule et les articles 9, 10, 19, 49, 65, 95 de notre Constitution. À propos de l'article 65 tout particulièrement, qui reflète la volonté des signataires de l'accord d'entente nationale de Taëf, de « concilier partage du pouvoir et séparation des pouvoirs », il nous explique comment la volonté d'assurer l'équilibre entre les trois hautes magistratures de l'État (la fameuse « troïka ») a conduit à une « quadrature du cercle » et à des équilibres maladroits qui sabotent le principe de séparation des pouvoirs et dépouillent le chef de l'État de ses prérogatives. Pour mieux illustrer son propos, le professeur Messarra accorde une large place au Pacte national libanais, véritable socle du confessionnalisme, encore omniprésent au sein de nos institutions bien que l'accord de Taëf en ait proné la suppression.

Rédigé dans une langue claire, ce livre est précieux parce qu'il nous ouvre les yeux sur les mécanismes de gestion de pouvoir au Liban et dans les régimes parlementaires pluralistes, et insiste sur les blocages susceptibles de paralyser le fonctionnement harmonieux de ces régimes et sur la nécessité de respecter les règles du jeu constitutionnel pour éviter que ces blocages ne dénaturent le visage pluraliste des régimes en question.

Un ouvrage salutaire en ces temps sombres où le droit devrait prévaloir pour éviter le pourrissement total de notre démocratie.

A. N.

L'ouvrage est passionnant. On peut le lire d'une traite ou le savourer, plonger puis le reprendre pour en relire certains passages. Pour qui s'intéresse au théâtre, au processus de création artistique, à la mise en branle de l'écriture, la matière qu'il livre est à la fois limpide et complexe, simple et foisonnante, nourrissante, féconde. Il est organisé en quinze courts chapitres, rédigés suite à des échanges entre Sylvain Diaz, maître de conférences en études théâtrales et directeur de l'action culturelle à l'université de Strasbourg et Wajdi Mouawad, en résidence sur le campus de l'université au mois de mars 2016 alors qu'il travaille à l'écriture d'un nouveau texte. Ces échanges, nommés « *disputes* » comme dans la tradition scolastique, avaient vocation à explorer de manière dialoguée « *l'acte même de création* » à travers trois thématiques : l'héritage, la quête, la scène. Ils témoignent d'un parcours singulier, à l'articulation de la page et de la scène, et montrent de manière éclatante de quelle manière Mouawad est sans cesse en recherche, ouvert à de multiples possibles, tentant sans relâche d'apporter des réponses « *à l'insoluble énigme que constitue l'autre* », désireux d'« *apprendre l'autre – pour, peut-être, mieux se comprendre soi* ».

Le parcours biographique de l'artiste, dont les grandes lignes sont déjà connues, est convoqué à divers endroits, mais toujours en lien avec ses incidences sur la formation de son identité d'artiste, avec des « *épiphanies* », avec la naissance de certaines œuvres. « *Ce qui m'a amené à vouloir faire du théâtre, ce n'est ni la guerre, ni l'exil, ni ma mère... C'est parce que j'ai vu du théâtre : d'une certaine façon, l'art appelle l'art* », affirme Mouawad qui pointe en outre le rôle du milieu social, alors qu'il a grandi dans une famille « *où l'art n'existait pas* ». Néanmoins, la lecture de la vie des saints devient le matériau qui nourrit son imaginaire : « *Mon plus grand rêve était de mourir et*

## Wajdi Mouawad : écrire le fracas et la clarté du monde



D.R. de devenir un saint pour réaliser des miracles à mon tour.»

Un émouvant passage raconte les difficultés d'une adolescence déracinée dans un Canada glacial, l'échec scolaire, le désintérêt pour tout et la force libératrice de cette parole de son directeur d'école : « *Tu n'es pas artiste, soit!*

Fais semblant...». « *La question venant d'être réglée, je me suis senti libéré d'un poids. Tout devenait possible! Je pouvais dès lors faire ce que je voulais. J'avais envie d'écrire de travers, j'écrivais de travers! J'avais envie d'écrire très long, j'écrivais très long! J'avais envie d'écrire très court, j'écrivais très court! Je pouvais prendre*

*Sophocle et Renaud et faire un nœud entre eux. Je pouvais faire ce que je voulais, puisque je n'étais pas un artiste.*»

Les lectures, le rôle déterminant de la musique (qui « *protégeait* » du froid lorsque le jeune adolescent sortait à l'aube pour distribuer les journaux et qu'il avait son

walkman « *auto-reverse* » sur les oreilles; « *auto-reverse* » c'est primordial dira-t-il, on n'avait pas besoin de sortir ses mains des poches pour retourner la cassette), les influences diverses, sont ici abordées, de Dante à Kafka, de Tchekhov à Beckett, de Tarkovski à Spielberg. Toutes sortes de choses le nourrissent et forment le *patchwork* de

l'œuvre en gestation. « *Je dévore, je vole, j'écris, j'annote, j'écorne, je plie, j'arrache même parfois les pages, je fais des montages invisibles, je lis des phrases qui se révélaient à moi de l'intérieur, comme si elles m'appartenaient depuis toujours. Alors, parfois, dans la marge, je réécrit la phrase mot à mot pour repasser moi-même, avec le crayon, par le chemin de chaque lettre.*»

Mouawad parle aussi, avec une honnêteté rare, du malaise qui vient avec le succès, lorsque sa pièce *Incendies* prend le même chemin que l'Antigone d'Anouilh et devient une pièce « *qu'on monte dans les lycées* ». Lorsqu'il s'aperçoit qu'il faudrait qu'il écrive *Incendies II, III, IV*. Lorsqu'il s'institutionnalise. Il se met alors à rêver d'un suicide artistique. « *Toutes les vicissitudes de notre vie sont des matériaux dont nous pouvons faire ce que nous voulons* », affirme-t-il, et après sa traversée du désert, vient la décision « *de faire ce qui plaisait à mon cœur. Ni plus ni moins* ».

Les différences entre l'écriture pour la scène et l'écriture romanesque – qui procède chez Mouawad d'un désir fondamental – font aussi l'objet d'échanges passionnants d'où il ressort que le théâtre répond au fracas du monde (la guerre, l'exil, la violence) quand le roman relève d'une « *aspiration à la clarté* ».

Mais dans les deux genres, aucune écriture ne peut rester refermée sur l'intime. Pour Mouawad, « *il faut nécessairement que le monde s'ouvre à travers l'écriture* ».

GEORGIA MAKHLOUF

AVEC WAJDI MOUAWAD. TOUT EST ÉCRITURE de Sylvain Diaz et Wajdi Mouawad. Léméac/Actes Sud-Papiers, 2017, 112 p.

## Coup de cœur

ELLE JOUE de Nahal Tajadod, Albin Michel, 2012, 381 p.

### L'Iran, ce double inconnu

Plus qu'une femme de lettres, Nahal Tajadod est une érudite issue d'une famille d'érudits, docteure en chinois, spécialiste du bouddhisme, du christianisme en Iran, ainsi que du poète Rumi, de Mani et du manichéisme. Cette Iranienne était partie poursuivre ses études à Paris, en 1977. Elle n'était plus jamais revenue vivre dans son pays. La révolution islamique de 1979 avait semé aux quatre coins du monde toute une génération d'Iraniens éduqués, cultivés, polyglottes, qui n'ont rien vu venir et qui depuis, vivent dans la nostalgie d'un pays qu'ils n'ont pas revu depuis plus de quarante ans. Parfaitement intégrée en France, épouse de l'écrivain et acteur Jean-Claude Carrière, Tajadod vit moins, pour sa part, dans le regret d'un pays disparu que dans la ferveur de faire connaître la nature profonde du peuple iranien, si différent de ses dirigeants.

Golshifteh Farahani fait partie, de son côté, d'une dernière fournée d'exiliés, celle du Mouvement vert qui, dès 2008, a incité les opposants d'Ahmadinejad à fuir le pays. La sublime actrice refuse une carrière de star voilée en Iran pour tenter sa chance à Los Angeles. Dans *Mensonges d'État* de Ridley Scott, elle est cette beauté bouleversante qui fait chavirer un DiCaprio, agent de la CIA infiltrant les réseaux islamistes. Soumise au harcèlement des autorités iraniennes, elle finit par choisir le départ et s'installe à Paris. En 2012, nommée au César du meilleur jeune espoir, elle montre un sein dans une vidéo, comme un pied de nez aux ayatollahs de tous poils.

Il n'en faut pas plus pour Nahal Tajadod pour s'intéresser de près à cette jeune rebelle qui a grandi dans un Iran si radicalement différent de celui qu'elle a elle-même



connu. La mère de Tajadod était auteur de théâtre. Ses pièces se jouaient à Persépolis. Elle était l'amie de Peter Brook. Le père de Golshifteh Farahani est metteur en scène, ce qui place ces deux femmes d'exception sur un territoire commun. Ensemble, elles remplissent les pointillés. Chacune comble la part d'inconnu de l'autre, autour de cet Iran à deux visages mais dont la nature fondamentale reste inchangée. Il résulte de cet échange un livre attachant, *Elle joue*, publié par Nahal Tajadod en 2012 chez Albin Michel. « *Jouer* », au pays des ayatollahs comme au pays du shah, où tout le monde ment pour éviter les sanctions du régime, c'est encore, paradoxalement, le meilleur moyen de dire la vérité. Y défilent tous les interdits et la manière de les contourner, pornographie, tchador, alcool, drague, cinéma, objets culturels de toutes sortes, sanctions, harcèlement, liberté, soumission et rébellion. En marge de ces pressions, le peuple iranien

se dévoile avec ses belles traditions, son sens naturel de l'entraide et de la solidarité, prêt à vous céder son parapluie s'il pleut, à vous conduire à l'hôpital si vous avez une égratignure. Que s'est-il passé pour que les femmes cristallisent à ce point l'opposition du nouvel Iran à toute trace de culture occidentale? Dans les pages de ce livre incontestable, tissé de confidences et de souvenirs, de violence, de tristesse, de considérations poétiques sur l'exil, mais aussi de moments désopilants, se rencontrent deux générations victimes du rythme désordonné de l'histoire. Précipitée à la vitesse grand V dans un futur auquel elle n'était pas préparée, la société qu'a connue Nahal Tajadod a vécu un violent retour de manivelle dont souffre aujourd'hui celle de Golshifteh Farahani, projetée de son côté dans un traditionalisme obscurantiste. Pour survivre, il ne leur reste qu'à jouer.

FIFI ABOU DIB

## Roman

### Quatre femmes face à la violence des hommes

LA FIN DE MAME BABY de Gaël Octavia, Gallimard, 2017, 170 p.

C'est une toute petite ville, si petite qu'on la nomme le Quartier. Elle n'est pas seulement petite, elle est laide et peu fonctionnelle comme souvent les villes de banlieue. Et gangrénée par la violence, à tel point que le Quartier « *appartient à cette violence plus encore qu'à ses habitants* ». C'est là que se croisent les destins de quatre femmes : Mariette, la recluse qui se balance dans son *rocking chair* et qui a supprimé toutes les montres et horloges de son appartement, un appartement où le temps ne s'écoule plus mais se traîne, trébuché, bégaye, se répète; Aline, l'infirmière à domicile qui la soigne et l'écoute avec une infinie patience ressasser ses amours mortes, ses rêves perdus, et les drames qui ont jalonné sa vie; Suzanne, la petite blonde, amoureuse explorée d'un caïd assassiné; et Mame Baby, figure légendaire du Quartier, idole de l'Assemblée des Femmes, dont on apprend très vite la mort mystérieuse, mort qui plane sur le récit comme une ombre mais qui reste jusqu'au bout énigmatique, inexplicable...

C'est Aline qui prend la parole. Son récit dessine des cercles concentriques, revient inlassablement sur certains événements dont le sens se modifie progressivement, se déplace, s'éclaircit ou parfois s'assombrit. Aline raconte sa fuite du Quartier quelques sept années auparavant, les circonstances de cette fuite et les raisons de son retour. Elle raconte aussi la vie de Mariette, interrompue par la mort de ce fils tant aimé dont elle porta le corps ensanglanté, seule, sur cent mètres. Et dont elle ne cesse



D.R. depuis de porter le corps. On écoute aussi l'histoire de Suzanne qui, à vingt-cinq ans, « *parle de sa jeunesse comme d'un passé lointain* », évoque un garçon qu'elle a follement aimé, hypersensible, torturé, mais qui l'aimait fermement avec force, alors que pour les habitants du Quartier, il est un « *horrible type* » dont Mariette souhaite qu'il « *grille en enfer* », ne

Gaël Octavia nous livre un regard très original sur les façons qu'ont les femmes d'aimer, de se jalouser, de prendre soin les unes des autres et de conquérir quelques espaces de liberté.

reconnaissant pas son propre fils dans « *l'amour tout raide mort* » de Suzanne. Et puis il y a Mame Baby, qui joua dans sa famille le rôle de trait d'union, se distingua dès ses premiers jours de classe, engrangea des succès jusque-là inconnus du Quartier et devint, comme annoncé avant sa naissance par une sorcière, « *une jeune fille envoyée d'on ne sait où* », qui ne ressemblerait à personne, « *grandirait parmi nous et nous ferait grandir* ». Un phénomène inédit en quelque sorte.

Les liens entre les quatre femmes s'éclaircissent à mesure que la toile du roman se tisse; les pièces du puzzle prennent leur place, la forme de l'ensemble émerge du brouillard, mais les failles et les incertitudes ne s'effacent jamais totalement et plusieurs versions d'un même événement cohabitent parfois jusqu'au bout sans s'annuler. À l'instar des femmes du Quartier qui remettent inlassablement sur la table les mêmes hypothèses contradictoires.

Un premier roman étonnant de maturité dans sa composition et la construction très singulière de ses personnages. Si la prose incantatoire de Gaël Octavia peut parfois lasser en raison de son caractère répétitif, revenant sans relâche sur les mêmes faits, reprenant les mêmes détails qui s'accrochent dans la mémoire des protagonistes et symbolisent leurs blessures, l'auteur nous livre néanmoins un regard très original sur les façons qu'ont les femmes d'aimer, de se jalouser, de prendre soin les unes des autres et de conquérir quelques espaces de liberté. Essentiels mais fragiles, car sans cesse menacés par la violence des hommes.

GEORGIA MAKHLOUF

Critique acerbe de la gauche libanaise et arabe, du Hezbollah et de « l'axe de la résistance », Saghieh est connu autant pour sa plume élégante que pour ses commentaires et analyses souvent provocateurs. Dans son premier roman, il passe à la fiction. Une fiction pas si loin de la réalité.

Toutes les variétés d'idéologies qui prolifèrent dans le monde arabe depuis plus d'un siècle relèvent du mythe et du folklore plutôt que de la pensée politique proprement dite: ainsi pourrait-on, en forçant un peu le trait, caractériser l'une des idées maîtresses qui sous-tendent la vision politique de Hazem Saghieh. En effet, dans ses mémoires intitulés *Hazibi layssat sira* (*Ceci n'est pas une biographie*, Dar el-Saqi, 2007), ce célèbre écrivain et éditorialiste au quotidien *al-Hayat* avait lui-même écrit que « *ce qu'on désigne, dans nos pays, par le terme "politique" semble entretenir des rapports*

## Hazem Saghieh : satiriste des idéologies

*étroits avec ce réalisme magique qui avait produit des chefs-d'œuvre littéraires en Amérique latine.* »

Ce jugement sévère est le fruit d'une longue expérience personnelle marquée par une suite de désillusions et relatée avec un humour corrosif dans les mémoires mentionnés ci-dessus. Depuis son adolescence, passée dans un village chrétien du Liban-Nord durant les années soixante, et jusqu'à une période assez avancée de la guerre civile, Hazem Saghieh aura été tour à tour baassiste, nassériste, nationaliste syrien, communiste et khomeyniste: fasciné chaque fois par une nouvelle « doctrine du salut » qui promet à ses fidèles une victoire définitive sur l'ennemi – l'impérialisme, l'Occident, le capitalisme, etc. –, il fait à plusieurs reprises la même découverte, celle de la vacuité de chacune de ces idéologies, qui toutes se réduisent à des slogans répétés par des automates, avant de finir par adopter une sorte de libéralisme démocratique, positionnement politique qu'il maintient encore aujourd'hui.

Critique acerbe de la gauche libanaise et arabe, du Hezbollah et de « l'axe de la résistance », Saghieh est connu autant pour sa plume élégante que pour ses commentaires et analyses souvent provocateurs – il aime s'attaquer aux idoles. Ainsi soutient-il, dans son



© Charafeddine

livre *Hija' al-Silah* (*Réquisitoire contre le port des armes*, Dar el-Saqi, 2010), que la résistance armée contre l'occupation dégénère fréquemment en guerre civile. Parmi ses titres les plus récents, mentionnons *Chou'oub al-chaab al-lubnani* (*Les Peuples du peuple libanais*, Dar el-Saqi, 2015): dans cet ouvrage écrit en collaboration avec Bissane el-Cheikh, les deux journalistes relatent leurs visites à treize villes du Liban pour dévoiler l'ampleur de la fragmentation de notre société, où les différentes communautés confessionnelles et régionales forment des cultures, voire des « peuples » distincts qui s'ignorent les uns les autres et se vouent parfois une inimitié profonde.

Après une quinzaine d'ouvrages majoritairement consacrés à l'histoire et à la politique, Saghieh a tout récemment fait une incursion dans le domaine de la fiction en publiant un recueil de nouvelles intitulé *Germaine et ses frères*. On y demeure cependant en territoire familier, car plus que la moitié des 31 récits qui composent l'ouvrage traitent explicitement de politique, ou plutôt d'une certaine forme d'engagement politique qui s'apparente à un acte réflexe, à un automatisme comportemental et verbal dans lequel la pensée et la réflexion n'interviennent pas. La première nouvelle, « *Germaine qui s'est perdue à New York* », nous offre d'emblée le prototype d'un tel

automatisme. L'on y apprend que l'héroïne éponyme a été renversée par une voiture quand elle était enfant et que, depuis, elle souffre d'un handicap mental dont l'une des manifestations est une propension à répéter, hors contexte, certains mots qu'elle est incapable de bien comprendre. C'est ainsi que vers l'âge de cinquante ans, Germaine commence à emprunter des expressions au lexique idéologique de son jeune neveu; s'inspirant du nassérisme de ce dernier, elle emploie le terme « *isolationniste* » en guise d'insulte, puis le remplace par « *bourgeois* » lorsque le jeune homme se convertit au marxisme. Les catégories politiques manichéennes lui servent à répartir en deux camps les personnes de son entourage: sont « *non-bourgeois* » tous ceux qui réussissent à gagner ses faveurs, comme le vendeur de pastèques; et « *bourgeois* » ceux qui, pour des raisons obscures, lui sont antipathiques, comme le vendeur de pommes de terre.

Germaine est évidemment un cas à part, puisqu'elle souffre d'une déficience intellectuelle causée par une lésion cérébrale; mais il n'en demeure pas moins que les nombreux militants politiques qui peuplent les récits de ce livre lui ressemblent étrangement. C'est d'ailleurs ce que suggère le titre de l'ouvrage: ils sont ses semblables, ses

« frères ». À l'instar de Germaine, ils n'adoptent pas une idéologie, mais la contractent comme s'il s'agissait d'un rhume. Ils glanent par-ci, par-là des mots et des expressions qu'ils se bornent, tels des perroquets, à répéter inlassablement en toutes circonstances. Saghieh nous offre plusieurs spécimens de ces automates: Najib, qui impute tous les maux de la terre à l'impérialisme et voit dans les distributeurs automatiques de billets – qu'il découvre en Angleterre – le symbole des richesses pillées par l'Occident; Antoun, « *qui entendit un jour l'hymne des pbalangistes et celui des nationalistes syriens, préféra le second et devint nationaliste syrien* »; ou Moustafa et Akram, les deux frères maoïstes qui, pour endoctriner les gens de leur village, prétendent être de bons musulmans et finissent par devenir d'authentiques salafistes.

En s'employant, dans ces nouvelles, à faire une satire cruelle des idéologies gauchistes, nationalistes et anti-impérialistes qui ont sévi au Liban et dans le monde arabe, Saghieh n'a pas su éviter de transformer ses personnages en simples fantoches dont la seule fonction est d'illustrer les idées du marionnettiste. Mais cet inconvénient est largement compensé par un don assez rare, que possèdent tous les véritables satiristes: provoquer de grands éclats de rire.

TAREK ABI SAMRA

**GERMAINE WA IKHWANOUHA (GERMAINE ET SES FRÈRES)** de Hazem Saghieh, *Dar el-Saqi*, 2017, 222 p.

## Extrait

« La terre est une pomme rouge qui va sans se hâter »

Farid Abou Chaar écrivait debout – il avait entendu dire qu'en se tenant de la sorte, on restait en éveil. Il n'écrivait pas avec langueur, mais tous les sens embrasés. Il aimait s'imaginer comme un feu ardent quand il traçait des mots avec son stylo préféré, un Montblanc argenté à encre liquide. Il l'avait hérité de son père Halim, qui lui-même l'avait reçu en cadeau d'un parent, Souleiman Abou Chaar, lequel voulait encourager son cadet après la curiosité passagère qu'il avait montrée dans sa jeunesse pour les livres et les écrivains. Mais le père de Farid errait dans un autre monde. Jamais il ne sortit ce précieux stylo de son étui, à part pour signer le registre paroissial avec sa promesse et leurs deux témoins le jour de ses noces, ou les lettres de change des usuriers, avec intérêts précomptés, lorsqu'il fut pris d'un impérieux besoin d'argent pour louer son salon, Chez Halim<sup>1</sup>, à Forn al-Chebbak, et y installer deux sièges tournants et de grands miroirs. Il mourut jeune et laissa son stylo au plus jeune de ses fils. C'est à l'école primaire, en classe de quatrième, que Farid rédigea ses premiers énoncés à sa fantaisie. Il s'agissait d'un cours d'arabe où le professeur donnait beaucoup d'exercices de syntaxe consistant à « composer des phrases » avec des mots en tout genre. Ce jour-là, le maître commença par le mot « *pomme* ». Tout ce qu'il espérait de ses jeunes élèves, c'était qu'ils construisent à partir de ce fruit familier une phrase comprenant un sujet, un verbe et un complément – « *Le garçon a mangé la pomme* ». Au mieux, pour les plus brillants, il s'attendait à une formulation un peu plus longue du type: « *Adam est sorti du paradis parce qu'il a mangé la pomme*. » C'est alors que Farid le surprit, autant que ses camarades de classe, en se levant pour clamer d'une voix inspirée: « *La terre est une pomme rouge qui va sans se hâter!* »

Le maître leva une main pour intimor le silence aux écoliers, comme s'il venait de se produire dans la salle un grand événement qu'il ne fallait pas profaner. Ensuite il demanda au petit quel âge il avait, s'il avait déjà pris des cours particuliers, etc. Arrivé à son nom de famille, il poussa un soupir de soulagement et se mit à dodeliner de la tête, rassuré d'avoir trouvé dans l'appartenance du garçon à la famille Abou Chaar une explication génétique à sa maîtrise de la langue arabe comme à son

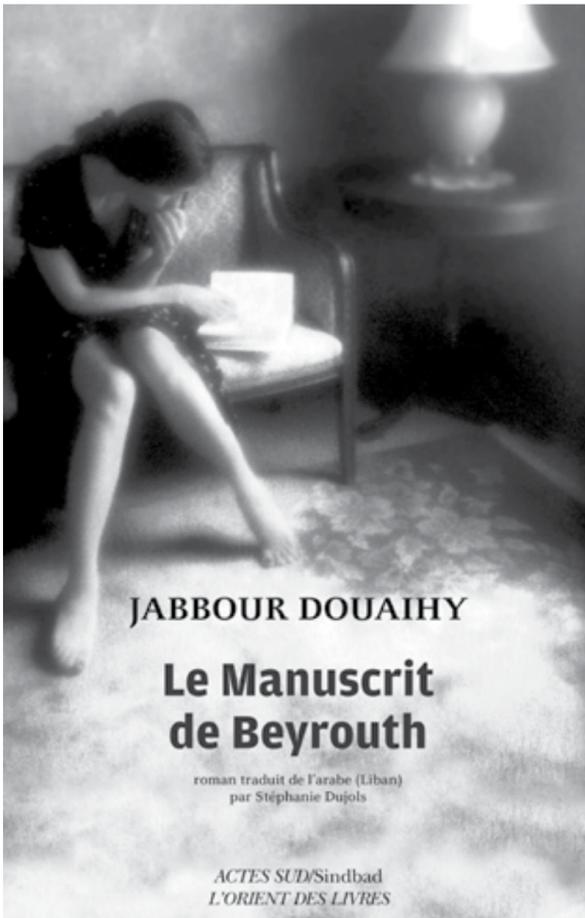
talent poétique si précoce.

Il écrivait là-haut dans son village où, abîmé dans la recherche de ses tournures de phrases, il percevait des détonations d'obus par-delà la chaîne de montagnes. Une bataille nocturne faisait rage à l'intérieur de la Syrie. Les morts resteraient plusieurs jours à ciel ouvert, diraient les médias le lendemain. Il écrivait debout, ses feuilles posées sur le lutrin de l'église du village, que le curé avait accepté de lui prêter en dehors des dimanches et de la saison estivale – ce haut pupitre sur lequel on posait le missel, ou bien le « *synaxaire* », le recueil des vies des saints martyrs, toujours ouvert même si personne n'était là pour le lire. Farid sortait l'objet sur le balcon et se tenait derrière, face au petit bois de génévriers qui grimpaient sur le coteau, où l'on entendait des tirs sporadiques de fusils de chasse, quand un vol de cailles ou de faisans venait s'y reposer. C'était pour cela qu'il montait au village. Deux ou trois jours durant, il se consacrait à l'écriture le matin, puis avant le déjeuner, et enfin au moment du couchant, jusqu'à ce que la lumière du jour le trahisse. C'était là aussi qu'il était venu quand il avait échoué à trouver un éditeur et qu'on ne lui avait proposé que cet emploi de correcteur. Il s'était campé face au bois de génévriers et au temple de Bacchus dans le lointain, et, pour se redonner quelque confiance, il avait déclamé des passages de ses textes, en plein air, d'une voix puissante qui avait fait aboyer un chien dans le voisinage. Là-dessus, histoire de se remonter encore un peu le moral, il s'était remémoré la fois où son grand-père l'avait assis dans son giron, sur ce même balcon qu'il se rappelait envahi de gardénias dans son enfance, et s'était exclamé en le faisant dansoter sur sa cuisse: « *Le monde produit un génie tous les cent ans. Il y a eu Khalil Gibran au début du siècle, ce sera bientôt le tour de ce garçon!* »

Il écrivait à l'encre bleue, toujours avec son Montblanc qu'il rechargeait deux fois par jour. Il avait l'impression que ce stylo avait conservé une trace de ceux qui, l'un après l'autre, l'avaient utilisé. Certes, il tenait à sa singularité, à la particularité de son style, et il estimait qu'il ne devait rien à personne, pourtant il restait attaché à ce stylo que plusieurs mains de la famille Abou Chaar avaient tenu. Il avait une assez grande réserve d'encriers Parker – on n'en vendait plus en papeterie – et deux plumes de rechange qu'il avait trouvées par hasard. Il écrivait d'une belle écriture inclinée; il relâchait la plume en montant et appuyait en descendant. Lorsque les enfants de ses frères se trouvaient au village, ils

## Le Manuscrit de Beyrouth

Le dernier roman de Jabbour Douaihy, *Le Manuscrit de Beyrouth* (*Toubi 'a fi Beyrouth*), paraîtra début octobre chez Actes Sud/L'Orient des Livres, dans une traduction de Stéphanie Dujols. Nous publions ci-dessous un chapitre où le héros Farid Abou Chaar, correcteur d'arabe, par besoin et par amour, s'attelle à l'héroïque tâche de l'écriture...



s'amusaient à l'épier en pouffant de rire, le regardant presser le buvard plusieurs fois sur chaque ligne qu'il venait de tracer. Il ne bifait jamais rien: il attendait que les mots lui viennent, il les tamisait, les épura, reformulait maintes fois la phrase dans sa tête, puis, fermant les yeux et

plongeant au tréfonds de lui-même, il l'énonçait à haute voix, avant de la noter d'un geste lent et maîtrisé. Il évitait autant que possible de faire des fautes, mais si par hasard il en commettait une, ou que des gouttes d'encre échappées du Montblanc venaient tacher la feuille, il la déchirait

pour tout recommencer.

Il écrivait debout et lisait debout. Il avait lu la Bible – dans la traduction du cheikh Ibrahim Yaziji, de la Genèse à l'Apocalypse selon saint Jean. Il avait englouti tout ce que Youssef Abou Chaar, l'homme qui avait payé ses frais de scolarité, lui avait envoyé avant de mourir: une caisse pleine de livres dont il possédait plusieurs exemplaires, que le mari de la dame qui l'avait servi tout au long de sa vie lui avait apportée. *Jabiz, Le Livre des vertus et de leurs contraires; Chroniques des notables du Mont-Liban*<sup>2</sup>. Lorsqu'il posa sur son pupitre le *Livre des haltes* suivi du *Livre des interpellations* de Niffari<sup>3</sup>, et qu'il lut dans la préface: « *C'est appréhender l'éclosion de l'être à la pure existence intérieure qu'elle recèle depuis l'éternité; c'est révéler à l'être même les secrets et*

*les sphères de l'être et de l'existence* », cette notion de pure et éternelle existence intérieure le transporta de plaisir et lui donna d'emblée envie de lire l'ouvrage. Il ouvrit une page au hasard: « *Dieu dit à Son Fidèle: Je t'ai créé à mon image, un, unique, entendant, clairvoyant, parlant. Je t'ai fait ainsi, manifestation de Mes appellations et objet de Mes soins. Tu es Mon apparence, nul écran n'est tendu entre Moi et toi. Fidèle, aucun écart ne Me sépare de toi. Tu es plus proche de Moi que de toi-même, Je suis plus proche de toi que ta voix...* » C'est là que, soudain, sans qu'une idée précise l'ait traversé, il fut pris d'un irrésistible désir d'écrire. Il se sentait plein de quelque chose, et prêt à déborder. Les mots étaient enfouis au fond de lui. Ils étaient nés avec lui, ou étaient là avant lui. Depuis toujours. Il attendait simplement de les rencontrer. Il n'aurait qu'à se laisser guider vers eux, sans les trahir, patienter jusqu'à ce qu'ils sortent au grand jour, parfois dans la douleur. La nuit, il avait des accès d'inspiration. Il s'asseyait dans son lit, cherchait un stylo à tâtons et griffonnait n'importe où, sur un mouchoir en papier, ou sur la paume de sa main quand il ne trouvait rien d'autre dans la pénombre de sa chambre, la phrase qui le taraudait et lui ôtait le sommeil – plus tard, à la lumière du jour, il la recopierait sous sa forme définitive.

Il écrivait là-haut dans son village où, abîmé dans la recherche de ses tournures de phrases, il percevait des détonations d'obus par-delà la chaîne de montagnes.

Un jour, il parvint au terme de son entreprise. Les bouffées d'écriture s'étiolaient. Il avait dit à peu près tout ce qu'il avait à dire; il pouvait se reposer. Il commença à relire ce qu'il avait écrit, à voix haute, afin d'ajuster la cadence des phrases et de distribuer les mouvements ascendants et descendants. Il hésitait sur deux adjectifs successifs, se permettait d'ouvrir certaines phrases par le sujet plutôt que par le verbe, osait des énoncés sans verbe, d'autres à un seul mot. Ensuite il reprit l'explicit, maintes et maintes fois, jusqu'à parvenir à un rythme qui ravisse son oreille. Là, il rassembla les feuilles éparées qu'il avait noircies pour en faire un cahier qu'il couvrit d'une reliure rouge. Il l'emporta à Beyrouth et fit le tour des maisons d'édition, une par une – il avait trouvé toutes les adresses grâce à l'annuaire du

Syndicat des imprimeurs et des éditeurs, fondé en 1934. Le soir, il posait son manuscrit sur sa table de chevet. Il ne sortait jamais sans l'avoir sous le bras. Jusqu'au jour où il lui arriva ce que l'on sait.

Par une nuit agitée où il rentra du Los Latinos en ayant beaucoup bu, ce qui n'était pas dans ses habitudes, Farid se vit en rêve. Il était monté seul au village. Il y ramassait quelques branches sèches de génévrier, en faisait un bûcher comme celui autour duquel il dansait en

fant avec ses camarades le jour de la Fête-Dieu, puis y jetait son livre rouge et attendait qu'il se réduise en cendres. Il s'en débarrassait. Comme s'il ne l'avait pas écrit, qu'il n'avait jamais existé. Et tout en le regardant se consumer, il entendait une voix familière qui disait: « *Par Dieu! Je ne te brûle qu'après que tu fus sur le point de me brûler!* »<sup>4</sup>

Le lendemain matin, cependant, il s'éveilla serein; il ne lui restait plus de son rêve qu'un souvenir confus.

1. En français dans le texte.

2. De Tannous Chidiac (1791-1861).

3. Auteur soufi du X<sup>e</sup> siècle dont les textes fragmentaires et poétiques sont aussi célèbres que sa vie d'errance est restée mystérieuse.

4. Phrase qu'aurait prononcée Abou Sulayman Darani, sage soufi né en Syrie au VIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il brûla un à un ses livres dans un four à pain.